branlables, dans un devenir cyclique. Épique, lyrique ou dramatique, la grande poésie philosophique romaine — celle de Lucrèce, d'Horace, de Sénèque — se trouve ici nouée en gerbes originales par le dernier des poètes philosophes. Mais nulle part sans doute cette réécriture n'est plus personnelle et subtile — jusqu'à une ambiguïté volontaire — que dans la reprise de quelques grands mythes : l'âge d'or, Orphée et Eurydice, Circé et les compagnons d'Ulysse, les trois héros (Agamemnon, Ulysse, Hercule). C'est là qu'au terme de longues élaborations philosophiques et poétiques, la synthèse neuve de la tradition littéraire latine apparaît la plus parfaite. Avec un art consommé de l'allusion, Boèce y « récrit une tradition complexe » ; il combine et élabore « un spectre d'idées, d'images et d'intuitions au multiples facettes ».

Oeuvre d'un latiniste, ce livre d'une richesse peu commune ouvre au lecteur le trésor final d'une poésie où convergent les reflets de toute la poésie latine antérieure. Il rééquilibre le génie littéraire de Boèce, chez qui la créativité poétique a égalé celle du philosophe, et la culture romaine celle du néoplatonicien — et plus généralement de l'indéniable helléniste qu'il fut encore —. Par là, cette poésie demeure en communion créatrice avec celle des plus hauts poètes de Rome. Elle confirme la connivence ancienne et spécifique de la pensée romaine avec les formes d'une grande poésie qui, pour notre plaisir de lecteurs de Boèce, n'a pas toujours été seulement celle des grands genres.

Jacques FONTAINE.

Sciences historiques.

Dominique BRIQUEL, *L'origine lydienne des Étrusques. Histoire de la doctrine dans l'Antiquité* (collection de l'E. F. R.) : Rome, 1991, 575 pages.

Pendant indispensable de l'étude offerte par le même auteur, dans la même collection, sur le mythe pélasgique, et dont nous avons rendu compte en 1987 dans ces pages, l'étude du mythe lydien se présente de manière à peu près analogue : il s'agit de revenir, selon la méthode qu'un archéologue appellerait stratigraphique, au niveau le plus ancien des diverses légendes concernant l'origine des Étrusques, et d'en expliquer la genèse. Par rapport à la légende pélasgique, le problème se complique ici de la présence d'un récit « fondateur », celui d'Hérodote, I, 94, qu'il convient, sous peine d'un irrémédiable confusionnisme, de bien séparer de la « vulgate hérodotéenne » qui se transmet jusqu'à la très basse latinité. Le premier point d'analyse, presque toujours omis par les auteurs qui ont exploité et surexploité ce texte, consiste à rappeler qu'en I, 57, Hérodote avait transmis une version pélasgique et donc à relativiser l'apport hérodotéen, qui lui-même dépend de sources de peu antérieures (p. 7 et *passim*). La stratification des bribes de récits dont a pu s'inspirer le Père de l'Histoire amène à la conclusion que la légende d'Atys, Lydos et Tyrrhénos, qui malgré le mythe de l'invention des jeux n'a rien de dévalorisant pour les Lydiens, n'a pu naître qu'à la cour des Mermnades au VI^e^ siècle, sous influence grecque, mais sans englober cet élément clé de tout récit de fondation qu'est l'oracle delphique. C'est donc au règne de Crésus qu'il faut faire remonter la création du mythe, contaminé par l'existence de cités tyrrhènes (authentiques ?) à Plakia et Skylakè, dans un secteur économiquement sensible de l'empire de Crésus. La présence d'Étrusques « linguistiques » à Lemnos, « historiques » à Imbros et Cyzique, est un élément concomitant qui relie les légendes pélasgique et lydienne, et confère une sorte de fondement historique à l'une comme à l'autre.

La vulgate est bien autre chose : remontant comme sa voisine pélasgique à

l'époque de Denys l'Ancien, elle appartient aussi, malgré les apparences, à la propagande anti-syracusaine du IVe siècle. Qu'Éphore — ou un prédécesseur d'Éphore — soit à son origine, et que Théopompe et les autres propagandistes athéniens l'aient relayée, ne fait pas de doute à ce stade de la recherche. Un problème apparaît quand Tyrrhénos se trouve rattaché aux Lydiens par l'intermédiaire d'Omphale, compagne d'Héraklès : que l'Héraclide Tyrrhénos, fils de celle qui avait habillé Héraklès en femme, l'oriental donc, chasse de la rive droite du Tibre les « bons » Pélasges, c'est-à-dire les Latins, ferait aisément penser que la version transmise par Denys d'Halicarnasse est dévalorisante pour les Étrusques et ne peut, en aucun cas, avoir été élaborée chez eux. Pourtant Tarchon, l'éponyme de Tarquinia et fondateur théorique de la dodécapole toscane, est présent et bien présent dans cette version de la légende. L'explication se trouve dans la synthèse qu'a opérée un prédécesseur de Strabon entre une vulgate hellénisée de la légende de Tyrrhénos et une légende étrusque du Tarchon fondateur, enrichie de motifs du devin Tagès. C'est à ce point de complexité que se situe la question d'une élaboration étrusque du mythe. Mais cette complexité s'accroît du fait qu'au IVe siècle, période privilégiée de cette gestation, Tarquinia et Caere s'opposent du tout au tout : cités sur le déclin, dont l'une croit sauvegarder un semblant d'autonomie politique sous le couvert d'une *civitas sine suffragio* qui la met en coupe réglée, et l'autre une survie économique et militaire en s'opposant à Rome dans de vains conflits et la persistance d'un monnayage autonome, les deux villes-phares de l'Étrurie méridionale doivent logiquement adopter des légendes distinctes : quand Caere revendique une origine commune avec Rome par la légende pélasgique, en toute logique Tarquinia doit se réfugier dans le mythe tyrrhéno-lydien et le vieil orgueil d'une filiation héracléenne qui ne rappelle en rien les origines de Rome, mais intègre commodément le fondateur des douze peuples. Le raisonnement de BRIQUEL, résumé ici plus que drastiquement, établit un pont un peu délicat à franchir entre le connu (époque de Polybe) et le moins connu (les prédécesseurs de Polybe), et un autre avec ce que nous savons de l'époque de Cicéron et Auguste, où Tarquinia put apparaître comme mère de la divination.

Corythos apporte une complexité et un enrichissement supplémentaires. « Nous n'avons certes aucun texte qui mette expressément Corythos, ou plus généralement Télèphe ou Tyrrhénos et Tarchon présentés comme ses fils, en relation avec Cortone. » (p. 212). Pourtant Cortone, à l'époque où la décadence économique de l'Étrurie côtière est achevée, aurait profité d'une autre généalogie de Tyrrhénos et Tarchon, abandonnés puis recueillis par l'éponyme arcadien. On trouve ici une autre version de la légende, transmise par Lycophron, mais aussi partiellement par Denys d'Halicarnasse et Tzetzès, qui transporte en Mysie le mythe lydien : la légende y est décalée, le frère resté en Asie en disparaît au profit de deux frères égaux — élément indispensable de la vulgate — dont l'activité serait centrée sur Cortone. Cette recréation locale, fondée sur des textes fragmentaires, est une hypothèse fragile déjà émise par G. COLONNA (p. 212 sqq.) : elle ne se justifie que si réellement Cortone, qui avait déjà exploité à son profit la légende pélasgique, a eu à quelque période le rôle de « métropole psychologique et religieuse » dans l'Étrurie nord-orientale; le mélange d'éléments de la légende d'Énée, et d'une autre hypothèse qui ferait débarquer Tyrrhénos à Pyrgi pour fonder Caere, rend assez problématique l'idée que cette version de la légende qu'on trouve chez Lycophron puisse être de date haute.

Que Pyrgi ait pu être une μητρόπολις est certes séduisant, surtout quand on a écarté l'argument du silence de Virgile sur Tarquinia (Virgile se souvenant des conflits entre cette cité et Rome, p. 239). Mais le terme ne se trouve que chez Servius *ad Aen.*, X, 184, qui ne dit pas exactement ce que suppose COLONNA : *Pyrgi*

ueteres : hoc castellum nobilissimum fuit eo tempore quo Tusci piraticam exercuerunt; nam illic metropolis fuit ne signifie, me semble-t-il, rien d'autre que : Pyrgi fut la capitale *de la piraterie*; Strabon ne dit rien d'autre, et il ne faut pas essayer d'en tirer davantage. Quant à Pise, une légende marginale veut que Tarchon, cette fois fils de Tyrrhénos, ait repris la ville à des *Teutones* ou *Teurae* qui auraient parlé le grec; Ligures chez l'interpolateur de Servius, ces indigènes au nom celtique n'ont guère pu s'introduire dans la légende qu'à l'époque des conflits romano-ligures du début du IIe siècle, grâce à Caton. Pour l'Étrurie padane, les éléments légendaires sont tardifs et confus : que chez Virgile Mantoue passe pour métropole de l'Étrurie padane en lieu et place de Felsina se justifie assez dès lors que la légende est née postérieurement au déclin de celle-ci — le chauvinisme du poète, qui n'avait pas échappé à Servius, n'étant qu'un élément secondaire. A Adria, des éléments proprement helléniques se joignent à des éléments illyriens surtout pour distinguer le port grec de sa rivale plus proprement étrusque, Spina.

Une troisième partie est réservée aux enjolivements de la légende, nombreux et pleins d'anachronismes : dans la lignée d'Hérodote, on a voulu attribuer à Tyrrhénos ou à Tarchon l'invention de la trompette, des vélites, et des jeux, avec l'épouvantable jeu de mots Λυδοί/*ludi*. Il n'était que juste de mettre à part toutes ces broderies confuses et tardives dont l'intérêt est, le plus souvent, purement local. De même la variante, très complexe en fait, de Jean Lydus, est rejetée en fin d'ouvrage : indirectement tirée de Cornelius Labeo, de Fonteius Capito ou de Tarquitius Priscus, cette version provient de toute façon d'un milieu romain contemporain d'Auguste qui ne peut rien apporter à l'étude de la légende proprement dite (p. 553).

Le texte très dense de cet ouvrage est malheureusement desservi par une composition parfois fantaisiste : on comptera facilement une ou deux fautes matérielles par page sur des séries de dix pages, alternant avec des passages nettement meilleurs; nul doute que les élèves de la Scuola tipografica S. Pio X, comme je l'ai déjà souligné ailleurs, n'aient encore beaucoup à apprendre. P. 188, on aura peine à reconnaître « Tzetzès »; p. 1, lire « saisissons »; p. 2, « continuité »; p. 46 « exclurait »; p. 47 « appel à »; p. 51 στενοχωρία; p. 53 « le tirage »; p. 61 « les colombes »; p. 70 « suppléer »; p. 71 « existence »; p. 77 « se prolongeant »; p. 118 « s'être intéressés » et « que nous avons vue s'imposer »; p. 135 « que Polybe aura donc traités »; p. 158 « les deux personnages »; p. 163 « l'armée qu'il a emmenée »; p. 177, n. 224 « à son expiration »; p. 233 « compagnons » et « envoie »; p. 246 « nous l'avons vu »; p. 247 « vue »; p. 253 « Tel quel le texte »; p. 267 « y avoir »; p. 269 « une seule », etc. Mais il faut peut-être conseiller à l'auteur, en toute amitié, quelques corrections : p. 48 « cette légende *grecque* de Palamède »; p. 71 « d'Orient en *Occident* »; p. 175 « après que des Grecs l'*ont* appliquée »; p. 206 « *serait allée* aborder »; p. 292 « remonte à *Caecina* »; p. 304 « postérieur à celui d'*Adria* ». Détails, certes, qui ne sauraient enlever la moindre valeur à ce copieux et passionnant volume.

Richard ADAM.

Crise et transformation des sociétés archaïques de l'Italie antique au Ve siècle av. J.-C. (collection de l'École française de Rome, 137) : Rome, 1990, 426 pages, 28 planches hors-texte.

Dès que l'on parle du Ve siècle étrusque, *crise* est le mot qui vient à l'esprit. C'est ce « fourre-tout » commode qui, dans beaucoup de cours et de publications, permettait jusqu'ici d'éluder les problèmes de détail. Depuis 1983, le projet avait

germé d'une réunion pan-italique destinée à traiter de ce fameux siècle, et le jour venu, en novembre 1987 (il avait fallu ce temps pour réunir les crédits et les participations), tous étaient venus Piazza Navona pour en traiter : les Italiens et les Français, qui présentèrent une vingtaine de communications reprises, un peu tardivement, dans ce volume. L'un des pôles d'intérêt de la table ronde est qu'elle ne concentre pas l'attention sur les civilisations dominantes dans la littérature, mais étend l'enquête à l'ensemble de l'Italie (COARELLI, BOTTINI, PONTRANDOLFO) ; un autre que le parallélisme avec le Ve siècle grec est constamment présent, que ce soit sur le plan historique ou archéologique : les tombes peintes tarquiniennes parlent beaucoup plus clairement dans cette perspective élargie (RONCALLI) ; un troisième, et non le moindre, est que les rapports historiques et économiques sont pensés dans le contexte de la cité, que ce soit en termes juridiques (HUMBERT), religieux (DE CAZANOVE), para-monétaires (ZEHNACKER), militaires (ROUVERET-ADAM), iconographiques (RONCALLI). D'un colloque aussi foisonnant d'idées, et qui ne devrait en principe être que le premier d'une longue série, nous retiendrons surtout que du terme polyvalent et vague de « crise » on est passé à une analyse détaillée de la κρίσις, remise en cause ou, à s'en tenir à l'intitulé du colloque, transformation (drastique) des sociétés archaïques vers l'archaïsme évolué ou, comme beaucoup se refusent toujours à l'accepter, le classicisme italiote. Le passage d'un féodalisme (encore à définir, malgré les travaux de TORELLI) à une πόλις (ou πολιτεία), de manière assez largement indépendante du stade d'urbanisation déjà atteint suivant les régions, se manifeste non seulement dans la connaissance — archéologique — du commerce italo-grec, mais aussi dans les conflits d'ordres qu'on commence à connaître presque mieux en Italie qu'à Rome, où le poids de la tradition littéraire et de ses anachronismes continue à se faire sentir bien qu'on lise de mieux en mieux entre les lignes de Tite-Live. L'espace nous manque pour définir toute l'emprise historique de ce colloque : suivant la voie ouverte — entre autres — par les *Dialoghi di Archeologia*, il prépare une perspective enfin synthétique et détaillée à la fois sur cette période fondamentale de l'histoire de la péninsule.

Richard ADAM.

E. MANNI, *Σικελικὰ καὶ Ἰταλικά*. Scritti di Storia Antica della Sicilia e dell' Italia Meridionale (Supplementi a « KOKALOS ») : Rome, 1990 (2 vol.), 980 pages.

Un groupe de disciples d'Eugenio MANNI a eu l'idée de regrouper les articles écrits par l'historien sur les thèmes de la Sicile et de l'Italie Méridionale. Ce savant (sicilien d'adoption lorsque sa carrière académique l'amena à l'Université de Palerme) s'était surtout intéressé jusqu'en 1957 à des problèmes d'histoire romaine ou hellénistique (voir pour sa bibliographie jusqu'en 1979 *Miscellanea di Studi Classici in Onore di Eugenio MANNI*, Rome, 1979, tome I, p. XVII-XXIII). Sa solide implantation dans l'île permit à cet intellectuel de l'Italie péninsulaire d'entrer en symbiose avec la pensée de précurseurs tels Paolo ORSI, Adolfo HOLM ou Biagio PACE. Il sut créer une « école » autour de lui, animer les « Congressi Internazionali di Studi sulla Sicilia Antica » et la revue Kokalos.

Ces volumes permettent de suivre le fil de son parcours avec un classement de ses écrits autour de quelques thèmes conducteurs ; dans le tome I : Recherches sur l'histoire et la proto-histoire, Géographie historique, les dieux ; dans le tome II : Problèmes d'historiographie, la Sicile dans l'historiographie moderne et enfin une série d'articles sur l'Italie Méridionale.

Les éditeurs (en particulier Francesco PAOLO RIZZO, Maria Teresa MANNI

PIRAINO et Piera ANELLO) fournissent pour l'ensemble des deux volumes des indices très complets et précieux (des noms propres, de personnes et lieux, des « cose notevoli », des sources littéraires, épigraphiques et numismatiques), soit 70 pages.

Ce type de publication est toujours le bienvenu car il facilite la tâche des chercheurs grâce à la réunion d'articles dispersés et parfois difficiles d'accès.

Mireille CEBEILLAC-GERVASONI.

Hesperia, 1 — Studi sulla Grecità di Occidente, a cura di Lorenzo BRACCESI — « L'Erma » di Bretschneider : Rome, 1990, 138 pages.

L'ouvrage regroupe cinq études. La première, due à Nino LURAGHI, reprend la *vexata quaestio* de la tradition sur Siris : les textes semblent poser pour cette colonie une fondation vers 660, alors que l'archéologie révèle, sur le site de Policoro où on situe généralement la cité, une occupation qui remonte au moins au début du VII^e^ siècle. La solution envisagée par l'auteur serait celle d'une inférence non fondée à l'intérieur même de la tradition littéraire, déplaçant le rapport posé avec la Lydie de Gygès à l'époque de la mainmise lydienne sur Colophon : ce qui représente une solution très différente, on le voit, de celle proposée tout récemment par Luisa MOSCATI CASTELNUOVO (*Siris... storiografia e momenti della storia di una città della Magna Grecia*, Bruxelles, 1989), qui pensait à deux fondations distinctes et successives, celle de Polieion et celle de Siris. Une autre étude du même auteur reprend d'une manière très intéressante, la vision de l'« archéologie » italienne chez Antiochos de Syracuse. Il attribue avec raison à cet auteur la conception d'une Oenôtrie plus vaste que la simple pointe du Bruttium (région des Itales) et surtout souligne son intérêt pour ces populations indigènes qu'il ne cherche en rien à relier au monde grec — à la différence de Phérécide. Marta ZORAT traite des liens entre Athènes et l'oracle d'Ammon, en donnant toute son importance au surnom Ammon donné à un membre de la famille des Cericoi, vers 500. Dès cette époque des relations seraient apparues — et l'auteur envisage qu'elles aient pu se combiner, pour cette famille, avec des liens avec Cyrène et même Sparte. Flavio RAVIOLA affronte la question des origines de Naples. La cité apparaît comme telle au cours du V^e^ siècle, mais on a à Pizzofalcone une nécropole beaucoup plus ancienne (entre 675 et 550) : cette dualité semble correspondre à celle, sensible lors des démélés avec Rome au cours du IV^e^ siècle, entre Neapolis et une Paleopolis. Mais quel aurait été le nom de la cité ancienne ? On estime généralement que c'est Parthenopé : mais l'auteur, analysant les témoignages à ce sujet, aboutit à la conclusion que cette dénomination n'apparaît que tardivement, et ne saurait avoir correspondu à la cité ancienne, pour laquelle il propose le nom de Phaléros, que connaît Lycophron. Enfin Alessandro COPPOLA étudie la figure de Iullus Antonius, ce fils de Marc Antoine recueilli et protégé par Octave — jusqu'à son implication dans l'affaire du « scandale » de 2 av. J.-C. Étant donné ce qu'on peut penser de lui, le poème sur Diomède qui lui est attribué a dû être une sorte d'*anti-Énéide*, donnant la part belle à un héros généralement suspect aux yeux de la tradition romaine. On a donc affaire à des essais divers, et toujours stimulants. C'est à l'honneur de l'édition italienne que puisse ainsi être donnée à de jeunes chercheurs la possibilité de diffuser leurs travaux. Derrière ce livre, on se plaît à saluer l'infatigable activité, et la stimulation intellectuelle de L. BRACCESI : souhaitons un bel avenir à cette collection *Hesperia*.

D. BRIQUEL.

Ingolf WERNICKE, *Die Kelten in Italien. Die Einwanderung und die frühen Handelsbeziehungen zu den Etruskern* : Berlin, F. Steiner Verlag, 1989, 178 pages.

Publié par l'Université de Berlin en des temps troublés, ce bref ouvrage n'apporte aucune information nouvelle. Il ne serait pas charitable de l'assimiler à nos maîtrises, ni juste de lui conférer le niveau de nos thèses. Le manque de bibliographie est patent : sur une dizaine de pages, j'ai noté l'absence de Pol DEFOSSE (article des *M. E. F. R. A.*, 92, 1980, sur la chronologie des remparts), de Raymond BLOCH (*Bolsena*), de l'article déjà ancien de Friedhelm PRAYON sur l'architecture funéraire et civile, pourtant paru dans les *Mitteilungen*, de la thèse d'Alain HUS sur la sculpture de pierre, des travaux récents de Mauro CRISTOFANI et Giovanni COLONNA pour les bronzes, de Filippo COARELLI et de bien d'autres sur la tombe François (« de François », *sic*, p. 7, n. 22) — ceci pour les Étrusques ; en ce qui concerne les Celtes, peut-on parler de Vix sans citer une seule fois René JOFFROY, des *Fürstengräber* et de Hochdorf en particulier sans mentionner Jörg BIEL, de l'art laténien sans évoquer JACOBSTHAL, de César sans nommer Michel RAMBAUD? Arrêtons là : la bibliographie a sur tous les sujets abordés vingt ans de retard au bas mot.

S'ajoutent de véritables « pataquès » : les Étrusques auraient sculpté le marbre (p. 5). Vulca aurait *signé* un quadrige au Capitole romain, les tablettes d'or de Pyrgi seraient en bronze (p. 10). Oublions les innombrables fautes d'orthographe qui entachent les (rares) citations italiennes ou françaises, sans épargner l'allemand : la liste serait fastidieuse. Il faut quand même rendre son vrai nom à ce pauvre Promathios, et enlever à Claudius Quadrigarius le prénom que lui avait imaginé Margarete ZIMMERER et qu'Alfred KLOTZ avait déjà épinglé dans son compte rendu de 1937. L'auteur devrait savoir qu'en matière de littérature latine, la *Pauly-Wissowa* n'est pas exhaustive.

Mais foin des critiques faciles et de la méprisable auto-satisfaction de qui connaît un peu moins mal les dernières publications : WERNICKE a travaillé dans des conditions matérielles peu commodes, et on pardonnera sa bibliographie désuète ; c'était chose, hélas, courante dans feues les démocraties populaires ; ce sont plutôt son éditeur de Stuttgart, et la direction de *Palingenesia*, parfois mieux inspirée, qui auraient dû lui demander de refaire sa copie. Mais venons-en au contenu : il n'y a rien de nouveau, je l'ai dit, sauf l'idée de lier les migrations gauloises aux transhumances ; et de ce point de vue, on trouve des idées claires, appuyées sur une bonne expérience ethnographique des vallées alpines, qu'on regrette de ne pas apercevoir chez Ludwig PAULI qui fait pourtant autorité en la matière — mais que Raymond CHEVALLIER a exprimées plus d'une fois. Jean BAYET avait déjà émis la même hypothèse à propos des Samnites... en 1937, et il est paru de la littérature — il est vrai très récente et dans des congrès spécialisés, Vienne 1987, Yenne 1988 et Pontarlier 1991, tous trois sous presse — qui reprend cette idée et quelques autres. Ce que je regrette, étant un peu engagé dans cette affaire de relations transalpines, est que WERNICKE ait perdu tant de papier à décrire les Étrusques, puis les Celtes, puis la littérature, au lieu de creuser un domaine dans lequel ses idées étaient prometteuses. Il reste que ses résumés, ses tableaux chronologiques, ses listes d'auteurs anciens (domaine dans lequel il est bien à l'aise), ses analyses géographiques, à défaut d'innover, sont d'une clarté remarquable et fort utiles. On n'en regrette que davantage de le voir se disperser dans des banalités déjà dites et redites.

Richard ADAM.

Suzanne GÉLY, *Le nom de l'Italie, mythe et histoire, d'Hellanicos à Virgile* (Bibliothèque du Voyage en Italie, étude 37) Centre Interuniversitaire de Recherche sur le Voyage en Italie, éd. Slatkine : Genève, 1991, 532 pages, *index*.

Le sous-titre de l'ouvrage précise « d'Hellanicos à Virgile ». Mais il est davantage centré sur l'aspect romain, et spécialement virgilien que sur les implications grecques de la question. Au moins rappelle-t-il l'essentiel à ce sujet : l'extension progressive du nom de l'Italie, et surtout le mythe, relaté par l'historien de Lesbos, d'Héraclès à la poursuite d'un jeune bovin échappé du troupeau de Géryon, permettant de poser l'Italie comme « terre des veaux » — en une légende dont l'auteur souligne à juste titre les analogies avec les récits de *uer sacrum* et l'utilisation par les alliés de Rome révoltés lors de la guerre sociale. Car c'est principalement des relations entre l'Italie et Rome, de la place de l'Italie par rapport à Rome dont il est traité. Et tous les aspects en sont abordés. Ainsi l'auteur souligne l'existence d'une ancienne communauté idéologique, fondée principalement sur des données religieuses communes, en particulier sur l'importance de divinités que DUMÉZIL aurait classées dans la « troisième fonction », mais qui peuvent représenter un antique substrat local, et qui sous-tendent en quelque sorte l'image de l'Italie telle que la pérennisera le genre des *laudes Italiae*. S. GÉLY retrace aussi les grandes étapes de la formation d'une unité italienne autour de Rome, la conquête et le morcellement volontaire dû à l'application du principe *divide ut imperes* faisant place à une véritable unité — avec une analyse nuancée d'un épisode comme celui des troubles de l'époque de Drusus, pour lesquels elle montre bien qu'il convient de se garder de parler des Italiens en bloc, et que les aspects juridiques ont toute leur place à côté des facteurs socio-économiques liés aux mesures des Gracques que mettait en avant J. CARCOPINO. Mais c'est l'image de l'Italie dans les représentations des Romains, et notamment à travers l'œuvre du poète de Mantoue, qui fait l'objet de l'analyse la plus poussée. Nous retiendrons la juste appréciation de l'opposition entre Énée et les alliés qu'il a trouvés sur place (Évandre et Tarchon) et l'Italie « italique », rangée autour de Turnus, non en termes d'opposition entre la piété et la mesure et un *furor* guerrier qui serait à rejeter totalement mais comme la mise en œuvre, du côté des adversaires des Troyens, d'une *uirtus* qui se combinera avec les apports représentés par Énée dans la construction d'une Italie unifiée pour aboutir aux *res Italas Romanorumque triumphos* chantés par le poète. Un important article de G. COLONNA, que n'a pu connaître l'auteur (Virgilio, Cortona e la leggenda etrusca di Dardano, *Arch Class.*, 1982), est venu préciser l'enracinement toscan ancien du retournement dans un sens favorable aux Étrusques de la forme primitive de la légende — l'impie Mézence se voyant rejeté par ses compatriotes. Mais S. GÉLY montre bien, à propos du Silvain pélasge des environs de Caeré, qu'il ne s'agit nullement d'opposer entre elles les composantes de l'Italie, et que même l'importance de l'aspect étrusque, si sensible chez le Mantouan au *cognomen* toscan, lié à Mécène, ne revient pas à isoler ce facteur, le coupant du reste. Le sujet est particulièrement riche, et beaucoup de points pourront encore être approfondis : nous pensons ainsi à la portée par rapport à Rome de la légende de Diomède, lié à d'autres secteurs de la péninsule et pour lequel se dénotent des traces anciennes d'hostilité à l'*Urbs* et à ses héros, ou encore au petit problème soulevé par la mise en relation de l'éponyme de Faléries et de la Campanie, qui ne se limite pas à la seule *Énéide* (cf. Fest., *s. v. Stellatina tribus* et Just., 20, 1). Mais c'est dire l'intérêt des perspectives ouvertes par ce livre !

Dominique BRIQUEL.

Emilio GABBA, *Dionysius and « the History of Archaic Rome »* (University of California Press, Sather Classical Lectures, 56) : Berkeley, Los Angeles, Oxford, 1991, 253 pages.

E. GABBA avait publié une série d'articles du plus haut intérêt sur les *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse (qu'il préfère, non sans raison, appeler *Histoire de la Rome archaïque*). Ce livre vient offrir une synthèse bienvenue des idées de l'auteur sur certains thèmes au moins ; il suffit de citer le titre des six chapitres qui le composent, qui seront désormais autant de références obligées pour toute étude de ces questions : « L'historiographie grecque et Rome avant Denys », « Aspects politiques et culturels de la renaissance classicisante à l'époque augustéenne », « Principes et méthodes de Denys en tant qu'historien », « Histoire et genre antiquaire », « Denys et les structures sociales et politiques de la Rome primitive », « La signification politique de l'histoire de Denys ». Il convient cependant de préciser que ces chapitres correspondent à des conférences faites en 1980 (et revues et complétées depuis). Certains points particuliers n'ont pas de ce fait pu être traités avec l'exhaustivité et le détail qu'on peut trouver dans des contributions plus spécifiques. Nous le regrettons bien sûr personnellement pour des questions sur lesquelles nous aurions tendance à voir les choses dans une optique différente de celle de l'auteur. Nous serions toujours porté à interpréter la vision d'ensemble des origines des peuples indigènes de l'Italie chez Denys selon la ligne exposée par D. Musti — c'est-à-dire en insistant sur le clivage radical entre Rome (et les peuples qu'on peut rattacher à l'histoire de sa formation, comme les Latins, mais aussi les Oenôtres, par le biais de leur identification avec les Aborigènes, ou les Élymes) et le reste des populations indigènes de la péninsule, Rome seule ayant le privilège d'un rattachement à l'hellénisme, alors que les autres peuples, quelle qu'en ait été la grandeur ou l'importance historique, sont sentis principalement comme des barbares. Dans ces conditions l'autochtonie des Étrusques — ou des Ombriens —, dont la grandeur est rappelée, ne peut être traitée différemment de celle des Sicules (qualifiés explicitement d'autochtones en II, 1, 1), pour qui une telle notation fait défaut. Il nous paraît impossible d'inférer de la tradition sur l'autochtonie attique une valeur nécessairement valorisante de l'usage de ce terme. En fait dans le discours ethnographique grec les concepts d'autochtonie, d'origine migratoire (ou par « mélange ») sont de pures catégories classificatoires, auxquelles il nous paraît impossible d'attribuer une valeur uniforme. Et le discours que le roi de Rome Tullus Hostilius tient au livre III en réponse à son homologue albain Mettius Fufetius offre une critique non dissimulée de certains thèmes privilégiés du discours athénien sur l'autochtonie. Chez Denys, ce qui nous semble essentiel reste toujours, exclusivement, la distinction grec/barbare. Mais prenons acte de ces différences de sensibilité par rapport à l'œuvre de Denys : il faut savoir gré à E. GABBA d'avoir exposé clairement et d'une manière bien argumentée son point de vue sur ces questions en discussion. Et, même si le genre du compte rendu amène à développer surtout les points de désaccord, nous ne voudrions pas manquer de souligner l'apport indiscutablement essentiel que représente ce livre de notre collègue de Pavie. Nous relèverons principalement la façon magistrale dont il réunit, dans son analyse de l'œuvre de Denys, les perspectives du rhéteur et de l'historien : Rome reste fidèle, plus que le monde hellénique contemporain, à l'idéal du classicisme grec et le destin de maîtresse du monde de cette πόλις Ἑλληνίς permet de l'étendre aux dimensions de la terre habitée. Après tant de débats un peu vains sur la « trahison » de Denys à l'égard de l'hellénisme, sa prétendue flagornerie à l'égard du vainqueur romain, E. GABBA redonne toute son ampleur et tout son intérêt à la vision de l'historien/rhéteur d'Halicarnasse. Ne

serait-ce que par le brillant parallèle qu'il établit entre la perception optimiste du présent de l'empire par Denys et celle, sur laquelle pèsent encore de tout leur poids les épreuves des guerres civiles, de son contemporain Tite-Live, ce livre mérite d'être lu par tout latiniste.

Dominique BRIQUEL.

Pontica, I, *Recherches sur l'histoire du Pont dans l'Antiquité*, (*Varia Anatolica*, V ; Centre Jean Palerne, *Mémoires*, IX ; C. E. R. A, *Mémoires*, I) : Saint-Étienne et Istambul, 1991, 125 pages, illustrations dans le texte.

Beaucoup d'*auctores* pour cette publication dont je retiendrai moins le détail — huit articles consacrés essentiellement à la numismatique et à la paléographie — que le projet fédérateur. L'équipe pluridisciplinaire et internationale d'études anatoliennes, basée à la fois à Istambul et Chambéry, entreprend à partir de presque rien (de bonnes publications anglaises des années 20, quand même, et les *Studia Pontica* de Franz et Étienne CUMONT) le fichage des sites du Pont maritime, leur publication, la fabrication d'un *Corpus* des inscriptions et d'un des monnaies, et bien sûr des fouilles. On entend ici sous le nom de Pont le noyau du royaume de Mithridate, c'est-à-dire la plaine côtière résultant des deltas de l'Halys et de l'Iris, Kisyl – et Yesil – Irmaki actuellement. Le présent volume résume déjà dix ans de travaux, prometteurs, rigoureux, sinon bien imprimés (Page Maker 2, me semble-t-il, texte en Times 12 avec polices grecques Sparta et Olynth qui ont mal passé à l'impression laser, et pour les photos une offset turque qui élargit démesurément les trames et oublie les contrastes). Une carte générale, avec le relief bien marqué, eût été utile au départ et pas seulement dans l'article de David FRENCH. Il faut souhaiter un plein succès à ce projet dont nous n'aurons guère l'occasion de reparler, car l'essentiel du travail sera publié sous forme de bases de données et non d'imprimés.

Richard ADAM.

De Anatolia antiqua, I (Bibliothèque de l'Institut français d'études anatoliennes d'Istambul, 32) : Paris, Maisonneuve, 1991, 344 pages, nombreuses illustrations.

En même temps que *Pontica*, I dont nous rendons compte dans ce même volume, commence à paraître un périodique beaucoup plus copieux et classique, qui s'intéresse davantage aux contrées méridionales de la Turquie. Comme *Pontica*, *De Anatolia antiqua* reprend une bonne dizaine d'années d'études inédites, et comme cette dernière elle a en projet un certain nombre de bases de données : l'orientation informatique est donc commune, mais la présente revue bénéficie d'un support logistique et financier apparemment meilleur, qui lui confère une illustration photographique digne d'éloges, un excellent rendu des plans, et une typographie (informatisée aussi, bien entendu, d'où quelques problèmes de veuves et d'orphelins...) plus claire. Nous avons ici trente et un articles en cinq langues — dont le turc qu'il nous est difficile de commenter —, mais dans l'ensemble les domaines couverts sont les mêmes : archéologie funéraire, numismatique, épigraphie — avec un fort et indispensable article sur la géographie historique. Pour reprendre la formule de B. REMY, « la nouvelle revue antiquisante de l'Institut » prend un excellent départ. On regrettera que la préhistoire y ait été traitée, du moins dans ce premier volume, de manière un peu désinvolte.

Richard ADAM.

Paul FONTAINE, *Cités et enceintes de l'Ombrie antique*. Institut belge de Rome (Études de philologie, d'archéologie et d'histoire ancienne, XXVI) : Rome-Bruxelles, 1990, 456 pages, 65 planches hors-texte, 12 dépliants.

Il n'est pas si fréquent de ne trouver que des éloges à décerner à une thèse d'archéologie ; passons donc sur de menues vétilles typographiques, inévitables sur un si grand nombre de pages, pour considérer l'essentiel. Formé dans les équipes belges qui ont fouillé Artena, Ordona et Alba Fucens, Paul FONTAINE nous livre une enquête serrée et exhaustive sur dix agglomérations fortifiées de l'Ombrie occidentale, c'est-à-dire la partie qui s'étend entre le Tibre et l'Apennin ; il limite son propos aux enceintes d'époque historique, qui se situent sous l'isohypse des 500 m, alors que les *castellieri* du Néolithique et de l'Age du Bronze occupent de préférence les régions plus hautes des contreforts de l'Apennin. Le pays (p. 23-40) se compose de plis parallèles, orientés nord-ouest-sud-est, qui déterminent des combes fertiles mais inondables ; c'est une terre d'élevage transhumant de type alpin, avec une altitude maximale de 1567 m au Monte Lurco, et de *coltura promiscua* où routes et villes évitent le fond des vallées. La protohistoire ne présente pas d'unité culturelle marquée, hormis probablement le faciès de Terni qui peut correspondre aux *Naharkus* des *Tabulae Iguuinae*, dont le nom se retrouve dans le centre des *Nahartes*, Interamna Nahars ; pour l'essentiel, les influences des trois régions voisines, Étrurie, Picenum et Latium, se mêlent de telle manière qu'on doit douter de l'idée (p. 31) que l'Ombrie ait été peuplée par « l'installation progressive de peuplades italiques venues du sud-est ». Historiquement, l'Ombrie occidentale fournit déjà des contingents aux Étrusques contre Cumes en 524, puis s'efface au Ve siècle (hormis des conflits frontaliers avec les Étrusques) avant de connaître au IVe le passage des Gaulois, puis l'implantation progressive des Romains, qui l'approchent en 343 en s'assurant définitivement de Faléries, y pénètrent en 310, s'assurent un *fœdus* avec l'ensemble des tribus en 308 (victoire de Fabius Rullianus à Mevania), fondent en 299 la colonie de Narmia à l'emplacement de Nequinum, avant de s'assurer à partir de 295 un passage sûr vers l'Italie padane (via Flaminia, via Amerina, colonie de Spolète). Enfin l'Ombrie est définitivement assimilée par la fondation de colonies, puis la municipalisation des villes existantes, avec les mêmes temps forts que dans toute l'Italie : la guerre sociale, la dictature de Sulla, les guerres civiles.

La plus importante partie de l'ouvrage est constituée par le catalogue des enceintes — les dix agglomérations fortifiées plus les six villes qui, jusqu'à preuve du contraire, ne le sont pas. Dans chaque fiche nous trouvons l'historique des recherches, la situation topographique, l'étude des sections de remparts conservées, la « carte archéologique » où sont situés les vestiges apparents. La chronologie, relative et absolue, est fondée à la fois sur les textes, l'épigraphie, les découvertes archéologiques, l'évolution de la poliorcétique qui permet de cerner les réponses architecturales aux innovations gréco-italiques dont l'essentielle est l'artillerie, et l'architecture. Dans ce dernier domaine, Paul FONTAINE, qui décrit minutieusement les vestiges avec des mesures précises et des hypothèses raisonnées sur la métrologie (pied attique, romain, ou autre), apporte une clarification notable par rapport aux études antérieures : si les plans et profils de modénature des portes (Spello, comparaisons avec Turin, Aoste...) apportent des éléments de datation de nature stylistique, en tant que tels sujets à caution, c'est avec prudence qu'il les utilise, et dans le contexte plus large de la révolution technique que constitue l'*opus caementicium* : cette innovation, qui permet de construire un « monolithe » (expression de Jean-Pierre ADAM) au lieu d'un empilement de blocs éventuellement jointoyés, est en soi un élément de datation absolue puisque la technique se

répand dans les régions tôt romanisées après 80 et, en Ombrie, après 50 seulement. On dispose ainsi d'un argument infiniment moins subjectif que la distinction qui prévalait auparavant entre polygonal et *opus quadratum*. Ceci, si l'on peut dire, pour la façade; l'étude des procédés de flanquement (p. 390-403) introduit une vision en plan qui confirme l'évolution de l'architecture en fonction des assauts d'artillerie et d'infanterie.

Il en ressort, ceci ne surprendra personne, une sérieuse remise en cause des chronologies traditionnelles (LANZI, PIETRANGELI, TARCHI...) et un abaissement général des datations, conformément aux propositions faites voici une dizaine d'années par Pol DEFOSSE à propos de Pérouse : hormis les petites enceintes de villages de Bettona et Otricoli, datables des Ve et IVe siècles, toutes celles qui font l'objet de l'étude se sont construites en milieu déjà romanisé (sans préjudice de l'existence de structures antérieures plus légères, dont les traces ne sauraient apparaître qu'à la suite de fouilles étendues), qu'il s'agisse de fondations coloniales comme à Narmi, Spolète et Spello, ou de municipes fortifiés peu avant la guerre sociale comme Assise, Bevagna et Todi; *Ameria* et Terni posent un problème plus complexe, leur fortification ayant pu être décidée par les Ombriens eux-mêmes, mais sous contrôle romain en tout état de cause.

Plus largement, la problématique qui découle de cette étude est celle d'un pays urbanisé sur le tard, largement après l'Étrurie sa voisine ou la Campanie; très justement, l'auteur en conclut (p. 424 sq.) à la nécessité d'une véritable archéologie historique, d'une étude de peuplement comparable à celle que l'équipe de WARD-PERKINS a menée depuis déjà longtemps en Étrurie méridionale : le faciès particulier de l'Ombrie, un peu comparable à celui de certaines régions de Gaule, offrant ce paradoxe d'une région et de centres urbains traversés par des voies romaines, mais où subsistent des voies indigènes en grand nombre et apparemment une certaine autarcie, mérite indiscutablement une telle enquête.

Le texte est d'une remarquable clarté, même quand l'auteur s'attaque à des questions architecturales, tactiques, voire juridiques (étude de l'*iter precarium* selon une inscription d'Assise, p. 344 sqq.); l'illustration, copieuse sans rien de superflu, ne l'est pas moins : les photographies hors-texte judicieusement choisies (14b, 18b, 40a peu lisibles toutefois), les reproductions d'illustrations anciennes, plans ou précieuses vues cavalières, les excellents plans et levés de l'auteur, tout emporte l'adhésion du plus critique des lecteurs habituels de rapports archéologiques.

Richard ADAM.

Lionel CASSON, *The Ancient Mariners. Seafarers and Sea Fighters of the Mediterranean in Ancient Times*, 2e éd., Princeton University Press, 1991, 246 pages, 54 illustrations.

Ce livre est une histoire de la marine marchande et de la marine de guerre en Méditerranée, du IVe millénaire, où des représentations figurées de bateaux apparaissent dans le sud de l'Égypte, à la fin de l'Empire romain.

Le livre présente d'abord des aspects techniques, puisqu'il évoque à la fois l'histoire de la construction nautique et celle des progrès de la navigation. Tout commence par la marine marchande : les bateaux égyptiens, à usage essentiellement fluvial, sont des bateaux plats et mal défendus pour la mer, construits selon un procédé inverse de celui qu'utilisent les charpentiers de marine des temps modernes, mais qui aura cours pendant toute l'antiquité : le bordage est assemblé d'abord, et ce n'est qu'ensuite que sont posées les membrures. Avec les Minoéens

seulement fleurira le grand commerce maritime, vers 1800 av. J.-C. Au cours des siècles étudiés par L. CASSON, des perfectionnements seront apportés aux bateaux marchands, mieux défendus, plus hauts sur l'eau, capables de porter des charges de plus en plus importantes; les mâts d'artimon et de misaine apparaissent, la voile carrée fera place, sous l'Empire romain, à la voile à livarde ou à la voile latine, permettant ainsi une meilleure remontée au vent; de même, l'invention de la trirème athénienne, qui servira longtemps de modèle, donne des bateaux plus puissants et plus rapides que les anciennes pentécontères. L. CASSON montre encore comment la marine de guerre est née de la marine marchande : à l'origine, cette dernière transportait des soldats; mais progressivement, les bateaux se sont équipés de leviers, de catapultes, et enfin d'artillerie.

Selon L. CASSON, qui rejoint sur ce point les vues d'E. de SAINT-DENIS, les Anciens n'ont jamais pratiqué que la navigation côtière, l'absence de compas rendant quasiment impossible la navigation hauturière; cependant, ils utilisaient l'observation des étoiles pour se guider. Ces navigations côtières les ont portés de plus en plus loin, jusqu'au-delà du détroit de Gibraltar à l'ouest, et jusqu'à l'Inde à l'est.

En retraçant l'histoire de la marine méditerranéenne, L. CASSON a le très grand mérite d'insérer cette dernière dans une histoire politique, en montrant les liens existant entre les deux, bien que toutes les grandes puissances de la Méditerranée antique ne se soient pas également engagées dans la vie maritime : la Crète, la Phénicie, Athènes — dont les marins sont tous citoyens —, ont largement fondé leur suprématie sur la maîtrise de la mer, cependant que Rome n'a jamais oublié ses origines terriennes et a préféré, au faîte de sa puissance, administrer une marine dont la marche proprement technique était assurée par des peuples traditionnellement marins, comme les Phéniciens ou les Grecs.

L. CASSON justifie la seconde édition de son livre par le développement considérable de l'archéologie sous-marine depuis quelques décennies. Il en utilise très judicieusement les apports pour éclairer les textes, auxquels il fait largement appel, depuis les poèmes homériques jusqu'aux lettres adressées par d'humbles marins à leurs familles. Des schémas, des plans, des cartes, de magnifiques illustrations enfin, rendent l'ouvrage clair et attirant.

L. CASSON déclare, dans sa préface, avoir écrit ce livre pour le grand public, en espérant qu'il serait utile aux savants. Il y a pleinement réussi, et son livre est passionnant.

Annie DUBOURDIEU.

Joseph Georg WOLF et John Anthony CROOK, *Rechtsurkunden in Vulgärlatein aus den Jahren 37-39 n. Chr.*, Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, « Abhandlungen der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse », 1989, 47 pages et 16 planches.

On sait qu'une centaine environ de tablettes à écrire ont été découvertes en 1959 non loin de la ville antique de Pompéi, en un lieu-dit Agro Murecine. Ces tablettes se sont révélées appartenir à l'archive d'un groupe d'affranchis hommes d'affaires du I^er^ siècle ap. J.-C., les Sulpicii. Sous les Julio-claudiens, ils vivaient et menaient leur activité à Pouzzoles, et c'est là qu'ont été conclues les transactions concernées par les tablettes. Mais, après le tremblement de terre de 62 ap. J.-C., l'archive a été transporté à Pompéi, pour une raison que nous ignorons.

Parmi ceux qui s'occupent de la publication et de l'étude de ces tablettes d'Agro Murecine, il faut citer, à l'heure actuelle, d'une part G. CAMODECA, de

l'Université de Naples, d'autre part, J. G. WOLF et J. CROOK, qui appartiennent aux Universités de Fribourg-en-Brisgau et de Cambridge. Dans le présent petit volume, WOLF et CROOK traitent de cinq de ces tablettes, concernant un prêt sur gage contracté en 37 ap. J.-C. par un grossiste en céréales et légumes secs, Caius Novius Eunus. Le prêteur, Hésychus, d'abord esclave d'un affranchi de Caligula, passa, sous le règne de ce dernier, dans le patrimoine de l'empereur, sans doute par suite du décès de son maître. Ces cinq tablettes fournissent donc des informations sur le commerce des grains à Pouzzoles, et sur le rôle qu'y jouaient certains affranchis et esclaves impériaux, et elles constituent un exemple de prêt (non maritime) contracté en vue d'une opération commerciale. Plusieurs historiens du droit ou de l'économie s'y sont donc intéressés; pour la France, citons notamment G. BOULVERT et J. MACQUERON.

WOLF et CROOK présentent l'ensemble des tablettes d'Agro Murecine, puis celles du prêt de C. Novius Eunus; ils définissent les divers aspects de l'opération et soulignent qu'il s'agit de textes rédigés en latin vulgaire (cet aspect avait été précédemment étudié en détail par A. LANDI, *Il contributo dell'archivio puteolano dei Sulpici alla conoscenza del « latino volgare »*, Università di Napoli, Istituto di Glottologia, 1983). Ensuite ils proposèrent une nouvelle lecture du texte des cinq tablettes, lecture qui peut être considérée comme définitive, et à laquelle ils joignent une traduction allemande, un *index* très soigneusement fait et un lot complet de photographies.

Leur petit livre est donc à la fois une excellente publication des cinq tablettes et un rapide bilan des recherches menées à leur propos.

Jean ANDREAU.

Histoire des femmes en Occident, sous la direction de G. DUBY et M. PERROT, I, *L'Antiquité*, sous la direction de P. SCHMITT-PANTEL, éd. fr. Plon, 1991, 579 pages.

Il ne s'agit pas à proprement parler d'une histoire des femmes mais d'une série d'études relatives à l'histoire des femmes, dont l'enchaînement est assuré par de courts textes de liaison. Ce premier tome, consacré à l'antiquité gréco-romaine, fait la part belle à la civilisation hellénique, spécialité de la plupart des auteurs qui y ont contribué. Il met en lumière la misogynie des Grecs, tout en corrigeant certaines idées fausses, comme le mythe de la Grande déesse (N. LORAUX) ou la théorie de Bachofen (pour S. GEORGOUDI les prétendues traces d'une gynécocratie originelle n'étaient que des moyens de rejeter dans un temps révolu et donc sans danger le pouvoir menaçant des femmes). Le sexisme des Grecs apparaît partout : dans les mythes de l'origine des sexes, chez des philosophes comme Platon ou Aristote (G. SISSA), sur les peintures des vases, où la femme est toujours l'objet d'un regard masculin (jolie étude de F. LISSARAGUE, abondamment illustrée), dans les modes de mariage (analyse anthropologique de Cl. LEDUC), dans le domaine religieux (l'initiation de quelques élues ne peut se comparer à l'éphébie; mais la cité a besoin des femmes : valeur politico-religieuse du tissage bien dégagée par L. BRUIT-ZAIDMAN).

Les études consacrées au monde romain classique se limitent à trois domaines : droit, société, religion. Y. THOMAS montre qu'à Rome l'infériorité féminine est juridique plus que biologique : elle est liée à la transmission de la *potestas*, que seul l'homme acquiert automatiquement à la mort de son père, en même temps que son titre de *paterfamilias* (la femme, elle, devient *materfamilias* par le mariage). La femme n'est pas incapable pour elle-même mais elle ne peut représenter autrui, d'où les autres incapacités qui la frappent. Quant à ce qu'on appelle

l'émancipation féminine, elle montre surtout la permanence des structures juridiques, que l'on s'ingénie à contourner, sans jamais les détruire. A. ROUSSELLE explique comment, une fois son devoir de maternité accompli, la « matrone » laissait à d'autres (esclaves, prostituées, concubines) le fardeau des relations sexuelles et de leurs fâcheuses conséquences. Le christianisme, en supprimant le concubinat, fit retomber cette charge sur les épouses légitimes et les condamna aux grossesses multiples. J. SCHEID tient la gageure de condenser en 32 pages le rôle religieux des femmes à Rome, en mettant en lumière quelques idées maîtresses : l'incapacité religieuse des femmes se justifie par certains interdits qui les excluent du sacrifice (tabou du vin, interdiction de cuisiner, incapacité à représenter autrui) ; elles sont dès lors rejetées vers des formes « autres » ou même déviationnistes de religion. Les cultes féminins seraient des « anomalies » ayant pour fonction d'opposer à la bonne pratique religieuse (celle des hommes) les dangers de la superstition, de l'irrationnel, de l'excès qui caractérisent la religion féminine.

Selon M. ALEXANDRE le monde chrétien apporte à la fois peu et beaucoup de changement à la situation de la femme. Si elle est exaltée, c'est par la négation de ses fonctions biologiques. Son influence est indéniable, surtout dans la transmission de la foi, mais la hiérarchie qui s'installe peu à peu limite strictement sa place en lui imposant silence et humilité.

On peut ne pas adhérer entièrement aux thèses avancées dans les différents articles ; je ne suis pas sûre que la religion féminine ne soit à Rome qu'un « repoussoir » de la religion masculine ; les cultes féminins, même considérés avec méfiance ou avec crainte par les hommes, sont indispensables à la survie de la cité. On regrettera de rares inexactitudes, dues à une information de seconde main ; signalons dans le domaine romain : « la Vestale portait... la coiffe rouge (le *flammeum*) » (p. 410) ; la Vestale portait en réalité le *suffibulum* ; c'est la *flaminica Dialis* qui portait le *flammeum*. Mais on lira avec intérêt un recueil qui offre des points de vue aussi variés qu'originaux sur un sujet à la mode.

Nicole BOËLS-JANSSEN.

Les Écoles médicales à Rome, Actes du 2e Colloque international sur les textes médicaux latins antiques : Lausanne, sept. 1986, 317 pages (actes publiés conjointement par l'Université de Lausanne, Publications de la Faculté des Lettres, XXXIII, Droz : Genève, 1991, et l'Université de Nantes, n° spécial, 1991).

Cet ouvrage, préparé par les soins diligents de Philippe MUDRY et Jackie PIGEAUD, regroupe les communications proposées lors du susdit Colloque. Impossible de rendre compte ici de tous les articles contenus dans ce livre. Reste à louer l'*ardor*, tout nuancé de *prudentia*, de tous ces travaux, qui apportent à foison informations, discussions et rectifications. En effet les recherches approfondies pour mieux connaître, comprendre, donc ne pas juger à la légère, voire réhabiliter les aspects positifs du méthodisme sont nécessaires. Car — n'en déplaise à cette mauvaise langue de Galien ! — les médecins pouvaient être à la fois formés à l'école méthodique sans s'y être déformés et avoir encore la tête assez solide pour observer et soigner de leur mieux leurs patients en tant qu'individus et non comme des cobayes soumis aux divagations délétères de Diafoirus de pacotille. Soranus en est une belle preuve. Nous voici donc rassurés : nos chers Anciens, eux aussi, auront pu avoir au moins l'espoir de mourir... guéris !

Noëlle BARBE-BANVARD.

A.-M. VERILHAC et C. VIAL avec la collaboration de L. DARMEZIN, *La femme dans le monde méditerranéen*, II *La femme grecque et romaine. Bibliographie.* Travaux de la Maison de l'Orient n° 19, GDR-Maison de l'Orient, Lyon, Diffusion De Boccard, Paris, 1990.

Précieux catalogue bibliographique qui rassemble commodément par ordre alphabétique d'auteurs les références de plus de 3 000 ouvrages et articles concernant de près ou de loin la femme dans le monde grec et romain. Le *listing* commence aux publications du dernier quart du XIX^e^ siècle et s'arrête aux études signalées dans *L'Année Philologique* de 1986, ce qui exclut évidemment beaucoup de titres récents; mais les auteurs nous promettent une 2^e^ édition plus complète. Les points de vues retenus pour le recensement sont de nature très variée (politique, économie, société, religion, ethnologie...). Une vingtaine de « mots-clefs » indiqués par des nombres précisent à quel(s) domaine(s) se réfère chaque étude citée. Une fiche séparée permet d'avoir toujours sous les yeux ces « mots-matières » et leur nombre. Enfin un *index* aide le lecteur à repérer rapidement les ouvrages qui l'intéressent. Remercions les auteurs de cette bibliographie qui sera indispensable à tous ceux, et ils sont nombreux, qui s'intéressent à la femme romaine et à la femme grecque.

Nicole BOËLS-JANSSEN.

Björn FORSÉN, *Lex Licinia Sextia de modo agrorum, fiction or reality?* (Commentationes Humanarum Litterarum, 96 (1991) : Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, 1991, 88 pages in-8°.

Après avoir nourri des débats passionnés à la fin du siècle dernier, la tradition relative à la *lex de modo agrorum* de 367 ne retenait plus guère l'attention des historiens même si G. TIBILETTI s'était intéressé à elle dans deux articles des années 50 qui firent date. Le mémoire que B. FORSÉN vient de lui consacrer est une mise au point approfondie sur les problèmes qu'elle pose. On sait que les témoignages anciens gardent le souvenir d'une *lex de modo agrorum*, réglementant l'*occupatio* des terres publiques, antérieure à Ti. Gracchus. Les uns la situent en 367, l'attribuent à C. Licinius Stolo et affirment qu'elle interdisait à tout citoyen de « posséder » plus de 500 jugères. Sans lui assigner une date, les autres nous apprennent qu'elle était antérieure, probablement de peu, à 167 et, pour certains, qu'elle limitait également l'ampleur des troupeaux que l'on pouvait y faire paître.

Avec la majorité des exégètes, B. FORSÉN se refuse à croire que, dans les années 370, l'*ager publicus* ait été assez vaste pour permettre l'*occupatio* de superficies approchant ou dépassant 500 jugères. Il verse même une pièce nouvelle au dossier du problème débattu en développant l'idée qu'à cette date, les Romains n'avaient pas une maîtrise suffisante des procédés d'arpentage. D'autre part, il note que les reconnaissances conduites en Étrurie méridionale ne révèlent pas pour cette période l'existence d'unités d'exploitation d'une telle ampleur. En d'autres termes, la limite des 500 jugères n'a pu être introduite dans la tradition relative aux événements de 367 qu'à l'époque où ce maximum était d'une actualité brûlante, c'est-à-dire en 133 ou dans les années qui suivirent. L'auteur est enclin à mettre au compte de Pison la responsabilité de cet anachronisme mais aussi à postuler que la loi de 367 dont il admet l'historicité édictait sans doute déjà une limite. Telle est du moins la conclusion à laquelle le rôle supposé de Pison le conduit, s'il est vrai qu'à l'en croire, les annalistes n'inventaient pas de toutes pièces mais exploitaient plutôt les opportunités qui s'offraient à eux d'étoffer la tradition. Sur

cet ultime enchaînement le lecteur de ce substantiel mémoire pourra ne pas être d'accord.

Jean-Claude RICHARD.

G. WESCH-KLEIN, *Liberalitas in rempublicam. Private Aufwendungen zugunsten von Gemeinden in römischen Afrika bis 284 n. Chr.*, *Antiquitas*, R. 1, 40 : (Bonn, Habelt) 1990, 441 pages.

L'évergétisme a suscité d'importantes publications, et en suscite de plus en plus. On citera, pour se limiter à quelques ouvrages parmi les plus importants, un essai d'explication du phénomène (P. VEYNE, *Le pain et le cirque*, 1976, Paris), et pas moins de cinq titres largement consacrés à l'Afrique, les uns d'un point de vue strictement économique (R. DUNCAN-JONES, *The Economy of the Roman Empire*, 1982, 2e édit., Cambridge, inspiré d'A. BOURGAREL-MUSSO, Recherches économiques sur l'Afrique romaine, dans *Revue Africaine*, 75, 1934, 354-414 et 491-520; S. MROZEK, *Prix et rémunérations dans l'Occident romain*, 1975, Gdansk), les autres dans une optique plus institutionnelle (M. S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, 1974, Padoue; H. JOUFFROY, *La construction publique en Italie et en Afrique*, 1986, Strasbourg). C'est dans cette deuxième lignée que G. WESCH-KLEIN a choisi de s'insérer.

Le livre s'ouvre sur une très courte synthèse (p. 5-52). Après avoir évoqué l'intérêt du sujet et sa difficulté, l'auteur présente les principaux résultats qu'elle pense avoir atteints. Elle examine simples dons et fondations (bâtiments, jeux, *alimenta*, sommes d'argent). Cet évergétisme peut intervenir à l'occasion d'anniversaires, être fait par testament. G. WESCH-KLEIN passe ensuite en revue plusieurs mots du vocabulaire latin qui ne sont pas propres à l'Afrique (*gymnasium, ludi, frumentum*, etc), accompagnés de quelques commentaires généraux d'ordre historique. Les donateurs, comme on s'en doutait, étaient des notables; on distingue deux groupes particuliers, les femmes et les collectivités.

L'essentiel du livre (p. 53-357) est constitué par un *corpus* épigraphique. Les inscriptions, qui ne semblent pas avoir été revues sur place, sont exclusivement empruntées aux grands recueils (*C. I. L., I. L. Af.*, etc.) et à l'*Année Épigraphique*; on ne trouve à l'*index* qu'une référence aux *C. R. A. I.* et une autre à *Libyca*; le *B. C. T. H.* y est ignoré, comme les autres revues. Les textes, qui se retrouvent souvent dans les ouvrages cités de M. S. BASSIGNANO et d'H. JOUFFROY, sont restitués et développés, mais sans ponctuation; ils sont parfois accompagnés de commentaires pas toujours personnels (on trouve beaucoup d'emprunts à M. S. BASSIGNANO, justement et sévèrement critiquée par H.-G. PFLAUM, *L'Afrique romaine*, 1978, Paris, p. 393-404). De longs tableaux récapitulatifs (p. 359-421) précèdent une bibliographie très légère (p. 422-427), où manque, par exemple, A. BOURGAREL-MUSSO, cité plus haut mais hélas auteur de la *Revue Africaine* que G. WESCH-KLEIN ignore, où F. JACQUES n'est cité que pour son article d'*A. N. R. W.*, II, 10, 2, 1982, publié il est vrai en Allemagne.

Le lecteur aura compris l'intérêt et les limites de cet ouvrage.

Yann LE BOHEC.

L'uomo romano, a cura di Andrea GIARDINA (avec la collaboration de Jean ANDREAU, Jean-Michel CARRIÉ, Jerzy KOLENDO, Jean-Paul MOREL, Claude NICOLET, John SCHEID, Aldo SCHIAVONE, Brent D. SHAW, Yvon THÉBERT, Paul VEYNE, Charles Richard WHITTAKER) : Bari, Editori Laterza, 1989, XX-418 pages.

Cet essai d'analyse spectrale de la pyramide sociale du monde romain est précieux en ce qu'il prend en compte même les éléments et les groupes marginaux. Le pauvre et le bandit y sont en effet à l'honneur grâce à C. R. WHITTAKER et à B. D. SHAW dont l'étude est un régal. Le citoyen et le politique revenaient de droit à C. NICOLET. Le chapitre qui leur est consacré s'inscrit dans le droit fil du maître livre de 1976 (*Le métier de citoyen romain*), non sans innover sur plus d'un point. Entre autres réflexions pertinentes dues à J. SCHEID (*Il sacerdote*), on notera un ensemble de variations sur le thème des statuts respectifs du prêtre et du magistrat. Avec *Il giurista* enfin, le lecteur parcourt en compagnie d'A. SCHIAVONE un domaine qui se situe au carrefour de la politique, de la religion et du droit.

Les milieux sur lesquels le projecteur se déplace dans la suite du livre constituent la masse par opposition à l'élite. Le soldat du Haut-Empire est étudié par J. M. CARRIÉ dont l'analyse souvent neuve se développe autour des pôles, opposés en même temps que complémentaires, de la vocation du *miles* à protéger l'ordre civilisé et de la nécessité qui pèse sur lui d'être un technicien de la violence. Y. THÉBERT réfléchit pour sa part à la condition de l'esclave : si, en termes de droit, le monde servile possède une unité indéniable, dans les faits, il est le plus hétérogène qui soit. Tout au long d'une enquête rondement menée, J. ANDREAU montre comment l'affranchi est intégré au reste de la cité, non sans être isolé par d'autres aspects. Il est rare en effet qu'aux yeux de ceux dont l'avis compte, il cesse d'être perçu comme un ancien esclave.

Sur les paysans il y avait peut-être plus à dire que les réflexions de J. KOLENDO. L'artisan doit à J.-P. MOREL la place qu'il mérite. En ce qui le concerne, la diversité des conditions a été mille fois reconnue. Mais l'essentiel est que, tenu par les anciens pour un citoyen de second ordre, même lorsque la réussite couronne sa carrière, et méconnu par les modernes, l'artisan, qui est fondamentalement un homme de la ville, est un élément de population entre tous dynamique. Quant à l'analyse consacrée par A. GIARDINA aux gens du commerce, elle est toute de nuances. Il en ressort que, dans la mesure où le grand commerce est nécessaire à l'approvisionnement de la cité, toute forme de condamnation absolue des activités commerciales est exclue.

L'ouvrage s'achève sur une étude de P. VEYNE dont le titre (« *Humanitas* » : *Romani e no*) laisse prévoir l'orientation. Par le nombre et l'importance des problèmes qui y sont abordés, ce chapitre mériterait à lui seul une recension approfondie. Bornons-nous à relever ici que, du fait même que la notion d'*humanitas* joue un rôle central dans la représentation que l'élite romaine voulait donner d'elle-même, l'auteur est conduit à s'intéresser en priorité à ce qu'elle cache et à ce qu'elle tait. Le ton est souvent celui de la dénonciation allègre et même, dans le domaine de la politique extérieure, véhémente. La conclusion n'en a que plus de prix puisque, non sans parler de miracle (du moins dans le dernier paragraphe, qui ne figure pas dans l'original, de la traduction : *L'homme romain* sous la direction d'Andrea GIARDINA, Paris, 1992, p. 452), P. VEYNE souligne *in fine* que l'Empire et la civilisation romaine présentent certains des traits distinctifs « d'une société libre, ouverte et sereine ».

Les collaborateurs de cet ouvrage avaient pour objectif de retrouver « l'homme romain ». On constatera avec satisfaction qu'ils ont su éviter les travers d'une an-

thropologie qui, pour être souvent florissante dans d'autres ouvrages consacrés à l'Antiquité classique, n'en est pas moins celle du pauvre.

Jean-Claude RICHARD.

Luigi LABRUNA, *Adminicula* (seconda edizione) : Napoli, Casa editrice Jovene, 1991, XII-413 pages.

Ces *adminicula* au titre singulièrement modeste en sont déjà à leur deuxième édition. Sous trois rubriques (1. *Minima de seruis et mulieribus* 2. *Ciuitas, respublica, imperium* 3. *Questioni*) ils regroupent quatorze articles dont la parution dans diverses revues ou recueils collectifs s'échelonne entre 1962 et 1989. Si la première et la troisième s'adressent surtout aux romanistes, la deuxième est moins étroitement spécialisée. Le lecteur y trouvera ou retrouvera les cinq articles suivants : *Quirites* (*Labeo*, 8, 1962); « *Adversus plebem* » *dictator* (*Index*, 15, 1987); *Romanizzazione, foedera, egemonie* (*Index*, 12, 1983-1984); *Alle radici dell'ideologia repressiva della violenza nella storia del diritto* (*Index*, 3, 1972); *Astronomi e storici : due leggi « immaginarie » nella pro Rhodiensibus di Catone?* (*Studi...* A. BISCARDI, 3, 1982). Signalons pour finir que l'ensemble se clôt sur un substantiel index des sources.

Directeur de la revue *Index* et de la collection *Antiqua*, animateur du « Gruppo di ricerca sulla diffusione del diritto romano », collaborateur enfin de plusieurs revues, L. LABRUNA n'est pas l'homme d'une discipline confinée à des cénacles plus ou moins confidentiels. Jusque dans leurs pages d'inspiration la plus technique, ces *Adminicula* sont marqués au sceau de la flamme communicative qui est la sienne.

Jean-Claude RICHARD.

Christoff NEUMEISTER, *Das antike Rom. Ein literarischer Stadtführer* : Munich, C. H. Beck, 1991, 328 pages, 77 figures.

A côté d'innombrables « Vies quotidiennes », ce nouvel ouvrage, de conception originale, aura sa place. L'auteur, professeur de philologie classique à Francfort/Main, connu pour ses travaux sur la poésie, l'histoire, la rhétorique, les rapports de la littérature et de l'archéologie classique, s'est proposé d'évoquer la vie de Rome à travers un choix de textes allant d'environ 55 av. à 150 ap. J.-C., retenus pour leur qualité littéraire et leur précision, regroupés suivant un ordre topographique, qui constitue un véritable itinéraire de la Ville en quinze chapitres : accès par le Nord, Subure, Quirinal (excursus sur le calendrier de la journée et les horloges), Esquilin, forum romain et forums impériaux, de l'Argilète au Palatin, arx et Capitole, le Champ de Mars (sports et bains) — ici s'intercale un chapitre sur les repas et banquets (avec un 2e excursus sur les fêtes). Voici le Champ de Mars à nouveau, avec ses théâtres; le Tibre et son île et le Trastevere, le forum Boarium et le circus Maximus, la Maison Dorée de Néron et le Colisée, et le visiteur quitte la ville par la via Appia.

Tous les aspects de l'existence de la ville sont ici évoqués, de la grande histoire aux menus faits divers, pittoresques, amusants ou tragiques. En annexe : table de concordance entre nos heures et les heures romaines (été et hiver). Bibliographie de 123 titres, notes du texte, qui précisent les commentaires archéologiques, philologiques ou historiques fournis tout au long du livre. Un *index rerum* facilite la consultation. On souhaiterait pour une seconde édition un *index* des sources. 77 illustrations (plans, vues de monuments, schémas, reconstitutions, œuvres d'art, ins-

criptions, monnaies, portraits, objets divers). Se trouvera-t-il un éditeur français astucieux pour mettre à la disposition de nos étudiants une traduction de cet excellent manuel, de lecture agréable et vivante ?

R. CHEVALLIER.

E. POEHLMANN, *Beiträge zur antiken und neueren Musikgeschichte*, vol. 17 de Quellen und Studien zur Musikgeschichte von der Antike bis in die Gegenwart : Francfort-sur-le-Main, 1988, 198 pages, 14 ill.

Onze études ont été regroupées en un petit volume commode. Sauf la dernière, consacrée à la facture de l'orgue baroque français (constructeurs, types, registres), toutes concernent la musique antique, y compris la pénultième, où l'on trouve abordée la question fondamentale du retour à l'antique prôné par la fameuse *Camerata Fiorentina* du comte Bardi, qui fut à l'origine de la naissance de l'opéra (1601) : dans quelle mesure avait-on, alors, exactement compris le message platonicien et la véritable essence de la musique antique ?

Plus franchement centrés sur l'Antiquité, d'autres articles abordent des points importants, souvent demeurés dans l'ombre, ou fournissent une base de recherche essentielle : ainsi le relevé des textes théoriques anciens concernant la musique grecque et latine, avec celui des papyrus qui nous en livrent la ligne mélodique et la notation ; la problématique de la musique de scène et du chœur, notamment dans la Comédie Nouvelle ; les descriptions et analyses de Cicéron, Athénodore ou Martianus Capella sur la musique hellénistique, ou les commentaires de Marius Victorinus sur l'exécution des Odes d'Horace ; catalogue commenté des représentations figurées (vases grecs) dont les peintures apportent des précisions immédiates sur les explications souvent obscures des textes techniques : les mises au point sont précises, très documentées, au terme d'analyses volontairement limpides et rigoureusement conduites : une utile clarté dans un domaine jusqu'ici bien négligé et pourtant fondamental, si l'on veut comprendre les conditions d'exécution de la plupart de nos textes poétiques grecs et romains.

D. PORTE.

Leonard A. CURCHIN, *Romain Spain. Conquest and Assimilation* : London & New York, Routledge, 1991, IX-250 pages, ill., *index* et cartes. ISBN 0 415 06451 1.

Ainsi que l'auteur le précise dans l'*introduction* (où il en demande bien pardon à ses collègues portugais), cet ouvrage concerne bien entendu l'ensemble de la péninsule et non le territoire de la seule Espagne. Pourquoi alors ne pas utiliser le terme *Hispania*, ou celui d'*Iberia* qui existe en anglais ? De même convient-il de signaler au lecteur que la première partie (*conquest*) occupe seulement trente pages du livre : après avoir présenté la géographie et le peuplement du pays dans le chapitre intitulé *The peninsula and its inhabitants*, L. A. CURCHIN aborde dans les deux suivants la progression romaine dans la Péninsule Ibérique, de la guerre contre Hannibal à celle contre les Celtibères (*From frontier to province*), puis de la chute de Numance à celle du réduit asturo-cantabre (*To the boundary of Ocean*).

Deux brèves remarques sur cette première partie où, comme J. S. RICHARDSON dans son ouvrage *Hispaniae* dont il a été précédemment rendu compte (*R. É. L.*, LXV, p. 346-348), L. A. CURCHIN refuse l'idée d'un impérialisme romain précoce et agressif : à propos de la phrase « We have, in fact, no surviving list of Spanish governors for the 80s » (p. 42), la *tabula Contrebiensis* mentionne un

magistrat, et non des moindres puisqu'il s'agit de *Caius Valerius Flaccus* dont la présence est ainsi attestée en Hispanie aux ides de mai 87 ; concernant l'épisode de Sertorius, la victoire de Pompée (p. 46) s'accompagne de la création de *Pompaelo*, mesure qui favorise le développement d'une clientèle pompéienne déjà perceptible dans le nord de la péninsule depuis le décret d'Ascoli de *Cneius Pompeius Strabo*.

A l'inverse de la première partie, la seconde est présentée selon un critère thématique, ce qui pose deux problèmes : le lecteur non spécialisé ne dispose plus (comme pour la conquête) d'un cadre événementiel et d'une chronologie pourtant bien utiles dans une collection de ce type ; presque tous les exemples cités dans les chapitres quatre à neuf datent de l'Empire, aux dépens des données d'époque républicaine (ainsi les importations de vin italien) dont l'étude thématique est forcément absente de la première partie traitée de manière diachronique. Déséquilibre accentué par l'importance numérique (cent quarante pages) de la partie intitulée *Assimilation*. Pour L. A. CURCHIN, le terme équivaut à romanisation ou acculturation (ce qui pourrait d'ailleurs se discuter) et désigne un processus amenant progressivement les populations conquises à adopter des modes de vie inspirés de ceux du vainqueur, sans qu'il y ait eu intention délibérée de la part des Romains de les imposer, ou de les imiter de la part des *Hispani*. Cependant, lorsqu'il s'agit des langues ou des cultes indigènes, l'auteur attribue leur maintien à une *Resistance to romanisation*, qui constitue le titre du neuvième et dernier chapitre.

L. A. CURCHIN y étudie d'abord les épisodes de la « résistance armée » sous l'Empire : il semble difficile d'y inclure les tentatives isolées d'assassinat (contre un *legatus iuridicus* en 25, contre Hadrien en 122-123) qui n'apparaissent pas comme une remise en cause de la présence romaine, ou encore les épisodes de Galba et de Clodius Albinus à l'occasion desquels c'est en faveur de prétendants romains (et non indigènes) que les *Hispani* se déclarent. Passant ensuite à ce qu'il appelle la *cultural resistance*, l'auteur propose de la remplacer par une formule moins belliqueuse « persistence of pre-Roman institutions and beliefs » mais ajoute : « The net result is the same : a failure of romanisation to penetrate the roots of provincial society ». De ces trois explications jugées identiques (mais n'y a-t-il pas une différence entre résistance active, force d'inertie des indigènes, politique systématique de Rome ?), L. A. CURCHIN privilégie en fait la dernière et voit l'échec de la romanisation dans le maintien des langues et divinités locales, des gentilices et des tablettes d'hospitalité. Mais l'administration impériale eut-elle jamais l'intention de supprimer ces éléments de la société indigène ? Ne trouve-t-on pas au contraire les noms de magistrats romains ou de notables romanisés sur des pactes d'*hospitium* ? De même l'exemple de la cité de *Sabora* évoqué (p. 181) pour montrer la persistance des *oppida* peut difficilement s'expliquer par le refus des indigènes de quitter leur habitat perché car c'est en réalité ce qu'ils sollicitent de Vespasien. D'ailleurs des villes au cadre juridique et architectural entièrement romain (comme le *municipium* de *Bilbilis*) ont conservé leur site de hauteur durant tout l'Empire.

Ces quelques remarques sont suggérées par le contraste qu'offre le dernier chapitre avec les précédents : le livre se termine sur ce constat négatif, résumé en quinze pages (d'où sans doute son aspect un peu schématique) et servant de conclusion à un ouvrage dont cent vingt-cinq pages sont consacrées par L. A. CURCHIN aux différents aspects de cette partie intitulée *Assimilation*. En effet, dans les cinq précédents chapitres (*The machinery of control, Social status and social relations, Town and country, Production and Exchange, The romanisation of beliefs*), l'auteur souligne l'intégration de la Péninsule Ibérique à l'Empire romain : non seulement

dans les domaines de l'administration provinciale, ou municipale — que L. A. CURCHIN avait étudiée en détail dans son livre *Local magistrates in Roman Spain* (Toronto, 1990) — mais aussi sur les plans social, économique et religieux.

Comme ceux de la première partie, ces cinq chapitres constituent pour le lecteur non spécialisé une très utile mise au point que complètent notes, bibliographie, *index* et illustrations. Mais il lui sera difficile de localiser sur les cartes les capitales de provinces ou de *conventus* ainsi que les étapes routières, leurs noms étant curieusement remplacés par des numéros sibyllins et différents d'une carte à l'autre.

Nicole DUPRÉ.

José María BLÁZQUEZ, *Urbanismo y sociedad en Hispania* : Libro de bolsillo Istmo, colección Fundamentos n° 114 [115 sur la couverture] : Madrid, Ediciones Istmo, 432 pages, illustrations et cartes. ISBN 84-7090-237-7.

Commencée avec le numéro 101 de la collection Fundamentos (qui a été recensé dans le tome 68 de la *R. É. L.*), la réédition et mise à jour bibliographique des travaux de J. M. BLÁZQUEZ sous forme de volumes se poursuit avec cet ouvrage qui comporte neuf chapitres. Chacun d'entre eux correspond à une étude de l'auteur, parue sous forme d'article ou de contribution à des recueils, et dont (sauf deux cas complétés ici) la référence antérieure est signalée. Voici la succession des thèmes abordés, souvent plus vastes que le titre du livre.

Le premier chapitre, consacré à l'*Iberia de Estrabón*, occupe à lui seul les pages 12-45 du volume. Il s'agit en effet d'un long article (paru en 1971 dans *M. H. A.*, 6, p. 11-94) où, reprenant plusieurs études antérieures, J. M. BLÁZQUEZ faisait la synthèse des renseignements fournis par l'auteur grec sur la géographie physique et humaine de la Péninsule Ibérique.

Le second chapitre (p. 147-204) représente l'intervention de J. M. BLÁZQUEZ *Los templos de Lixus (Mauritania Tingitana)* au colloque de 1987 sur le détroit de Gibraltar. Bien que celui-ci ait servi dès la période phénicienne de lien entre le sud de la Péninsule Ibérique et le nord de l'Afrique, les comparaisons de l'auteur s'appliquent surtout aux ensembles religieux de l'Orient sémite connus grâce à des représentations monétaires.

Inversement, dans le troisième chapitre intitulé *El urbanismo en Occidente* (p. 205-221), ce sont les principales villes de l'Hispanie romaine qui servent d'exemple à J. M. BLÁZQUEZ pour étudier les fonctions urbaines. Puis les chapitres IV, V et VII de l'ouvrage abordent — parmi bien d'autres sujets — les questions d'urbanisme dans trois régions de la Péninsule Ibérique : p. 223-270 *El urbanismo romano entre los Astures* (1984), p. 271-306 *La romanizacion en el Sureste hispánico. La aportación de los mosaicos* (1988) et p. 321-374 *La ciudad iberorromana de Cástulo* (1983).

Comme deux études traitent du problème de l'eau dans l'Hispanie romaine, on peut se demander pourquoi elles ne se suivent pas dans le volume : en effet *Presas y regadios en la Hispania romana. Documentación jurídica y arqueológica* (1989) constitue le chapitre VI (p. 307-320) du recueil et *La administración del agua en la Hispania romana* (1977) le chapitre VIII (p. 375-399). L'ouvrage se termine avec *Transformaciones sociales y urbanísticas en el Alto Duero durante el Bajo Imperio* (p. 401-432), qui avait paru sous un titre différent dans *Klio*, 71, 1989, p. 330-343.

Nicole DUPRÉ.

Pierre SILLIÈRES, *Les voies de communication de l'Hispanie méridionale* (Publications du Centre Pierre Paris, 20) : Paris, De Boccard, 1990, in-8°, 904 pages, 17 fig., 12 pl., 1 carte dépliant.

Une thèse magistrale, qui concerne le tiers sud de la péninsule et s'intéresse aussi aux voies navigables. La première partie offre une révision des sources antiques (*Itinéraires*, avec jugement critique sur leur apport respectif et inscriptions : 105 milliaires connus en 1984 (catalogue scientifique), textes littéraires grecs et romains (géographes, historiens...) à la lumière des documents médiévaux et modernes, de la toponymie, des cartes et photographies aériennes et de nombreuses prospections aériennes et au sol, qui ont multiplié les tronçons connus et abouti à une révision critique des ponts romains authentiques (10). La deuxième partie dresse un tableau du réseau routier, dense, complexe et varié : trois grands axes Est-Ouest, des voies de pénétration vers l'intérieur à partir du littoral, des passages à travers la Sierra Morena entre les vallées du Guadalquivir et la Meseta, des routes et chemins d'intérêt local, des chemins miniers, des pistes vicinales et rurales, au total vingt-six grandes routes, avec, dans chaque cas, rappel des documents antiques, des vestiges archéologiques — milliaires et traces de chaussée —, documents médiévaux et modernes, données naturelles, études antérieures, description du tracé, des structures, très variées, comme le prouvent les coupes réalisées, à l'exception du « Camino de Anibal » et de la *via Augusta* de Bétique, dotés d'une chaussée épaisse sur tout leur trajet... L'auteur livre au passage une foule d'observations sur les ouvrages d'art (nombreux sur la *via Augusta*) et des hypothèses de localisation des sites routiers. Un chapitre porte sur l'organisation des chantiers dans le cadre provincial. L'étude des voies d'eau de la vallée du Guadalquivir permet de rechercher les rapports entre routes terrestres et fluviales, grandes villes de l'intérieur et ports maritimes en liaison avec l'Occident romain. Observations intéressantes sur les moyens de transport et les conséquences économiques des prix correspondants.

III propose une série de tableaux de l'infrastructure routière depuis l'époque préromaine. L'établissement de grands axes routiers caractérise l'œuvre romaine. Sous Auguste fixation de deux grands itinéraires, sous Tibère amélioration et extension du réseau, sous les autres Julio-Claudiens et les Flaviens, principalement des travaux sur la *via Augusta*; avec Trajan et Hadrien, reprise des grands chantiers : amélioration et extension du réseau, reprise avec Caracalla; nombreuses restaurations sous Maximin, volonté de remise en état sous les Tétrarques, jalonnement de la route Astigis-Ostippo; réparations sous Constantin. Au total plus de 1000 kilomètres de grandes voies avec leur équipement de relais et d'auberges furent construits et maintenus en bon état. Perspective sur l'évolution ultérieure. Suit un chapitre sur les travaux publics romains, la technique et l'organisation : le Guadalquivir et ses affluents navigables drainaient la majorité des marchandises vers Séville, où elles étaient chargées sur des navires maritimes. Dans le reste du pays, les transports indispensables étaient effectués par des bœufs, des mulets et des ânes sur les nombreuses *viae terrenae* qui quadrillaient le pays. Quant à la *via Augusta*, elle servait au contrôle politique et administratif. L'ouvrage se termine par un chapitre synthétique sur le rôle des voies dans la romanisation : déplacements des personnes, des marchandises, des idées, religieuses, artistiques... avec apparition de syncrétismes complexes, romanisation de l'espace rural et donc diffusion de la civilisation romaine.

Cet ouvrage, qui a voulu définir une méthode d'investigation, a parfaitement atteint son but et servira de véritable manuel pour tous les chercheurs de chemins

antiques. Ils sauront que les vraies voies romaines sont rares, surtout les axes politiques et administratifs et qu'elles ont connu une longue survivance.

Très importante bibliographie. *Indices* multiples, bonne illustration et utile cartographie.

R. CHEVALLIER.

José María BLÁZQUEZ, *Aportaciones al estudio de la Espana romana en el Bajo Imperio* : Libro de bolsillo Istmo (colección Fundamentos, n° 105) : Madrid, Ediciones Istmo, 1990, 247 pages, illustrations. ISBN 84-7090-216-4.

Après *Nuevos estudios sobre la romanización*, [De *Hispania*], publié en 1989 et dont il a été rendu compte dans le tome 68 de la *R. É. L.*, les Éditions Istmo nous offrent ici six autres textes de J. M. BLÁZQUEZ MARTÍNEZ plus particulièrement consacrés à l'Antiquité tardive. Comme les précédents, ils avaient paru dans des ouvrages très divers et l'auteur a profité de l'occasion pour mettre à jour les notes de ses travaux, qui sont cette fois de rédaction plus récente puisqu'ils s'échelonnent entre 1978 et 1989. Mais pour s'en rendre compte il est nécessaire de procéder par recoupements : en effet, pas plus que dans l'autre volume, n'est mentionnée l'origine des textes et il est souvent malaisé de la retrouver parmi l'abondante production de l'auteur. En revanche, ce second ouvrage présente un nombre nettement moins élevé d'erreurs de typographie ou de transcription des noms et titres étrangers.

La première étude *Los celebres caballos hispanos del Bajo Imperio* (p. 11-46) avait été intégrée sous un titre voisin dans *Hestiasis*, volume de mélanges en l'honneur de S. CALDERONE publié en 1986 dans les *Studi Tardo Antichi II*. J. M. BLÁZQUEZ rappelle les sources littéraires (Ammien Marcellin, Claudien, Symmaque surtout) et archéologiques (mosaïques, roues de char, pièces de harnachement en bronze) attestant la réputation des chevaux hispaniques, que les magistrats du Bas-Empire faisaient venir à Rome ou en Orient pour les courses qu'ils offraient au peuple.

Quatre autres textes traitent, de façon plus générale de la vie économique et sociale de la Péninsule Ibérique à cette époque : *Las relaciones entre Hispania e Italia durante la Antigüedad tardia* (p. 135-144), paru en 1989 dans les *Mélanges J. STAUB*; *Problemas económicos y sociales en la vida de Melania la Joven y en la Historia Lausiaca de Palladio* (p. 145-186), déjà publié en 1978 dans le tome 2 des *M. H. A.*; *La Hispania del Bajo Imperio. Relaciones con Oriente* (p. 187-204), présenté sous le même titre au *Primer congreso peninsular de Historia antigua* édité en 1988 par l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle; enfin *La crisis del Bajo Imperio en Occidente en la obra de Salviano de Marsella. Problemas económicos y sociales* (p. 205-247), publié en 1985 sous le même titre dans le tome 3 de *Gerión*.

La seconde étude du livre, intitulée *Prisciliano, introductor del ascetismo en Hispania. Las fuentes. Estudio de la investigación moderna* (p. 47-134) se distingue des autres à la fois par sa longueur et par son thème : il s'agit de la contribution de l'auteur aux Actes du *Primer Concilio Caesaraugustano. MCD aniversario*, publié à Saragosse en 1981. J. M. BLÁZQUEZ y aborde successivement la formation de Priscillien, sa doctrine, les écrits contradictoires qu'elle suscita avant et après le concile de 380, mais également le rôle des priscillianistes dans la christianisation des zones rurales du nord-ouest de l'Hispania.

Nicole DUPRÉ.

J. M. ROLDAN, J. M. BLÁZQUEZ & A. del CASTILLO, *Historia de Roma*, Tome II, *El Imperio Romano (siglos I-III)* : Madrid, Ediciones Catedra, Historia, Serie Mayor, 1989, 562 pages, illustrations. ISBN 84-376-0844-9.

Cet ouvrage constitue la suite de *La Republica romana*, publié dans la même collection par J. M. ROLDAN en 1980 (2e édition en 1987). L'exposé chronologique, qui va de la mort de César à l'avènement de Dioclétien (chap. I-VIII, p. 9-298), est suivi d'une étude thématique presqu'aussi volumineuse, *Estructura socioeconómica e institucional. Cultura. Religión. Arte.* (chap. IX-XIII, p. 299-516) qui n'existait pas dans le précédent volume. Cette seconde partie est la bienvenue dans un manuel car elle permet, sur la longue durée, des synthèses approfondies impossibles avec un récit strictement événementiel. On regrettera cependant le déséquilibre existant entre les chapitres ou à l'intérieur de ceux-ci : ainsi, dans le neuvième (*Estado, economia y sociedad*) long de 60 pages, la situation de la femme à l'époque impériale (spécialité d'un des auteurs) représente à elle seule 10 pages, soit autant que l'évolution économique aux Ier-IIe siècles et le double de l'administration au IIIe siècle. De même, bien que tous les autres chapitres de la seconde partie aient été rédigés par le même auteur, le douzième (*Las creencias en la Roma imperial*, p. 417-504) apparaît très développé par rapport aux chapitres IX (*La cultura en la Roma imperial*, p. 359-393) mais surtout XI (*El arte romano imperial*, p. 401-416) et XII (*Censura y represión política durante el imperio romano*, p. 505-516).

Dans la partie chronologique, où chaque auteur a pris en charge l'étude d'un siècle, c'est au bénéfice du premier que se manifeste le déséquilibre : alors que l'époque d'Octave à Néron occupe 174 pages (91 bien réparties en trois chapitres pour Octave-Auguste et 73 pour les Julio-Claudiens), le IIIe siècle ne dispose plus que de 60 pages, (30 pour les Sévères et 30 jusqu'à l'avènement de Dioclétien) mais surtout la dynastie des Flaviens se voit réduite à 18 pages et celle des Antonins à 41 pages : dans un cadre aussi limité le récit ne peut que devenir purement événementiel ou énumératif, étant privé — faute de place — des remarques sur les institutions ou les individus qui font l'intérêt des autres parties. Mais l'absence de toute conclusion est encore plus surprenante au terme d'un volume de 550 pages.

On y trouvera en revanche une bibliographie pour chaque chapitre, une liste des empereurs avec leurs dates de règne, une chronologie détaillée, la généalogie des dynasties, instruments qui seront fort utiles aux étudiants auxquels cet ouvrage semble d'abord destiné. C'est pourquoi il est dommage que les cartes n'aient pas la qualité du texte et de la typographie : mal dessinées, trop petites, sans échelle, pas numérotées et pas toujours en face du chapitre correspondant, elles sont parfois même inexactes (ainsi *mundo* au lieu de *muro* sur les cartes 8 et 9, *Antoninos* au lieu de *Antonino* sur cette dernière, Achaïe non figurée sur la carte 1, blé d'Égypte absent de la carte 14). Alors que plusieurs d'entre elles sont empruntées à d'autres ouvrages, ce qui s'admet parfaitement pour un manuel général, les références originales ne sont pas indiquées (par exemple pour les cartes 6, 7, 8 et 9), tandis que les cartes 12 et 14 ont des intitulés en anglais (*Black Sea* et *Persian Sea*) qui voisinent avec les termes espagnols.

Nicole DUPRÉ.

Yves BURNAND, *Histoire de la Lorraine, les temps anciens, 2, de César à Clovis*, dans *Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, éd. Serpenoise et Presses universitaires de Nancy, 1990, 266 pages.

Très nombreuses illustrations en noir et en couleur, dessins au trait, *index*,

bibliographie. — Y. BURNAND nous donne ici une excellente monographie sur la Lorraine antique, en se gardant de l'érudition locale mais aussi de la synthèse facile destinée au grand public. Parfait connaisseur de la région, toutes ses mises au point de détail sont précises, claires et intègrent toujours la spécificité de la découverte dans des séries plus générales qui leur donnent leur vraie place. L'illustration, de belle qualité, est accompagnée de légendes explicatives assez développées qui permettent au lecteur de repérer les détails significatifs de l'image. Les chapitres sur la société et la religion m'ont paru particulièrement bien traités.

H. LAVAGNE.

Nourrir la plèbe, Actes du colloque tenu à Genève les 28 et 29 septembre 1989 en hommage à Denis VAN BERCHEM édités par Adalberto GIOVANNINI (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, Heft 22) : Bâle-Kassel, F. Reinhardt Verlag, 1991, VIII-200 pages.

Le thème de ce colloque organisé en l'honneur de D. VAN BERCHEM évoque le titre de sa thèse publiée en 1939 (*Les distributions de blé et d'argent à la plèbe romaine sous l'Empire*). Mais l'influence de ce classique sur les travaux de cette rencontre ne doit pas faire oublier qu'en deux endroits au moins, *Nourrir la plèbe* fait écho à deux autres publications du même savant : *Les routes et l'histoire*, Genève, 1982 ; *Le port de Séleucie de Piérie et l'infrastructure logistique des guerres parthiques*, *B. J.*, 185, 1985.

Placé sous les signes voisins de la *frumentatio* et des congiaires ainsi que des problèmes qui s'y rattachent, ce recueil regroupe les communications que l'on attendait. E. FRÉZOULS (*L'évergétisme « alimentaire » dans l'Asie Mineure romaine*) montre que dans les initiatives des agoranomes ou autres personnages spécialisés dans l'approvisionnement en blé (ou en huile) des villes de cette zone lorsque la situation venait à l'exiger, il n'est pas facile de distinguer ce qui relève de la magistrature et ce qui relève de la liturgie. Les évergésies alimentaires viennent compléter l'activité propre des cités qui sont par définition responsables du ravitaillement. J. VON UNGERN-STERNBERG fait le point sur divers problèmes relatifs aux *leges frumentariae* de la République finissante. Partant de la constatation que les bénéficiaires des distributions de blé constituent « une sorte d'ordre privilégié », C. VIRLOUVET s'attache à définir la composition de ce groupe sous le règne d'Auguste. Elle établit que le nombre de ces bénéficiaires fut alors réduit en deux temps (— 2 et + 7 ou + 8) de 320000 à 150000. Le critère retenu dans la mise en œuvre de ce processus de « dégraissage » fut celui de l'*ingenuitas* puisque les affranchis furent exclus des *frumentationes*. L'ensemble ainsi obtenu constitua désormais un *numerus clausus*, mais des procédures d'accès exceptionnel au nombre des ayants droit n'en furent pas moins prévues.

L'étude bien documentée de P. GARNSEY (*Mass diet and nutrition in the city of Rome*) s'engage dans une voie peu familière encore aux historiens de l'Antiquité. L'auteur s'y interroge sur la composition et la valeur nutritive des aliments accessibles à la partie pauvre de la population romaine et sur les conséquences des divers régimes qui s'ensuivaient. Distinguant avec les historiens de la période médiévale entre « *structural poor* » et « *conjunctural poor* », il met en évidence les variables qui influaient sur l'alimentation de la plèbe urbaine à ces deux niveaux, selon que ses membres bénéficiaient ou non des *frumentationes*, qu'ils exerçaient ou non un travail et qu'ils pouvaient ou non faire jouer à leur profit des liens de clientèle. A quoi il faut ajouter les variations de prix. Avec la rigueur qu'on lui connaît, C. NICOLET présente une analyse exhaustive du dossier relatif au *frumentum*

mancipale ou blé des adjudications, appellation qui, pense-t-il, s'appliquerait à « toute contribution provinciale réglée en nature au titre des revenus de l'*ager publicus* ou des impôts provinciaux, dont le produit, destiné au peuple romain, devait être convoyé à Rome » (p. 137). Dans une manière qui n'est pas sans rappeler celle de D. VAN BERCHEM, deux articles respectivement dus à G. RICKMAN et à F. MILLAR traitent de problèmes qui se posent en termes éminemment concrets. Le premier étudie le tonnage des navires transportant le blé dont l'*Vrbs* avait besoin, les modalités de déchargement de ces cargaisons, l'aménagement des ports qui les recevaient, etc. L'auteur du second s'intéresse à la question du transport et du stockage des quantités de métaux précieux ou de monnaie nécessaires au paiement de la solde, des *praemia* des vétérans, des congiaires, etc. L'article de P. HERZ enfin a trait à l'organisation du financement de l'annone au Bas-Empire.

Outre ces huit communications le recueil donne la teneur des interventions qui succédèrent à chacune. Dans la mesure où tout a été dit et redit sur la tradition relative aux *frumentationes* de la République commençante, il nous paraît que les organisateurs du colloque ont vu juste en centrant ses travaux sur le dernier siècle avant notre ère et sur l'époque impériale. Disons pour finir que, jusque dans la forme (cf. la présentation impeccable de l'ensemble à laquelle A. GIOVANNINI a personnellement veillé), ce volume d'*Hommages* est une réussite.

Jean-Claude RICHARD.

Marlis OEHME, *Die römische Villenwirtschaft. Untersuchungen zu den Agrarschriften Catos und Columellas und ihrer Darstellung bei Niebuhr und Mommsen* (Habelts Dissertationsdrucke, Reihe Alte Geschichte, Heft 24), Bonn, 1988, 313 pages, 14,5 × 20,7 cm.

« Les effets de l'actualisation et les malentendus autour des lois agraires romaines au moment de la Révolution française, mais aussi les problèmes de la « libération des paysans » au Danemark comme en Prusse avaient conduit NIEBUHR, de bonne heure déjà, à étudier de manière approfondie des années durant les lois agraires, la propriété foncière, les modalités de la possession agricole et la structure agraire sous la république romaine. Toutes ces questions n'étaient pas seulement importantes pour lui en tant qu'antiquisant : leurs résultats formaient pour NIEBUHR la base à partir de laquelle il se représentait l'évolution dans laquelle il projetait ses propres idéaux sociaux et politiques ». Ce passage de l'historien de Marburg K. CHRIST (*Römische Geschichte und deutsche Geschichtswissenschaft*, München, 1982, p. 39-40) semble avoir été un des points de départ de la thèse de doctorat de son élève M. OEHME, qui y fait d'ailleurs allusion (p. 8) lorsqu'elle justifie sa démarche, dont elle souligne la nouveauté (p. 7) : sur un sujet précis, mener de front une étude historique et une étude historiographique.

La première partie (90 pages de texte et 30 pages de notes) traite successivement les problèmes philologiques que posent le *De agricultura* de Caton et le *De re rustica* de Columelle, la modification structurelle de l'agriculture romaine après la seconde guerre punique, les cultures et les types d'exploitation de Caton, la main-d'œuvre qui y travaille, servile ou contractuelle, l'organisation du travail et la rentabilité de la main-d'œuvre permanente sur les domaines catoniens, la main-d'œuvre chez Columelle (*uilicus, uilica*), esclaves employés dans les différents secteurs (culture céréalière et viticulture), l'évaluation faite par Columelle de son rendement, la production d'olives, l'élevage, la *pastio uillatica* et l'horticulture, le traitement des esclaves. Pour finir, l'auteur regroupe dans un même chapitre l'économie de l'exploitation chez les deux agronomes, en raison des principes communs sur lesquels elle repose : rentabilité, utilisation optimale de la terre et de

la capacité de travail, limitation des dépenses, autarcie, orientation de la production vers le marché. Sur toutes ces questions M. OEHME expose l'état actuel de la recherche en utilisant aussi bien les travaux anciens que ceux qui ont paru ces vingt-cinq dernières années, parmi lesquels les *Recherches sur les agronomes latins* (Paris, 1971) et l'*État présent des études sur Columelle* (in *A. N. R. W.*, II, 32, 3) de R. MARTIN occupent la place qui revient à ce pionnier. Mais elle n'omet pas de prendre position personnellement. Concernant par exemple le texte du *De agricultura*, qui selon les uns renfermerait des interpolations postérieures et selon les autres serait entièrement de la main de Caton, elle n'exclut pas la première hypothèse, mais en minimise la portée en notant que les rajouts ayant été faits très tôt, ils n'ont guère pu altérer la description des conditions dans lesquelles on travaillait la terre du temps de Caton. Au sujet de l'authenticité du *De arboribus*, que R. MARTIN a évoquée dans cette revue en 1987 (tome 65, p. 306), elle observe fort justement que l'opinion traditionnelle et défendue en dernier lieu par R. GOUJARD, selon laquelle il s'agirait d'une œuvre de jeunesse de Columelle, ne peut être exclue, mais qu'il est difficile d'admettre que celui-ci ait lui-même intégré une ébauche aussi peu satisfaisante dans une œuvre aussi exigeante, à tous les points de vue, que le *De re rustica*. Justice est rendue au *De agricultura*, dont M. OEHME pense (p. 21, note 31) que R. MARTIN (*Recherches...*, p. 93), s'attachant trop à la forme, sous-estime la valeur technique, alors que sa précision et la profonde connaissance des réalités agricoles pratiques qu'il dénote ne cessent de surprendre. C'est une opinion que corrobore l'attention que portent les éditeurs et traducteurs au premier en date des agronomes latins (entre 1960 et 1990 il a connu cinq éditions, dont quatre avec traduction : une anglaise, une française et deux allemandes).

Les changements intervenus dans les structures agraires à l'issue de la deuxième guerre punique sont succinctement, mais clairement exposés : colonisation de la Gaule Cisalpine, du Samnium et de l'Apulie; extension considérable prise par l'*ager publicus*, qui profite avant tout à la classe possédante et entraîne le déclin de l'agriculture de subsistance et la montée de la grande exploitation esclavagiste, sans que pour autant la petite exploitation familiale disparaisse complètement, comme le montrent les découvertes les plus récentes de l'archéologie agraire; méfaits sur le plan intérieur des guerres de conquête, qui tiennent éloignés de leurs terres les paysans appelés au service militaire, enrichissent les riches et font affluer les esclaves en Italie...

Le travail agricole est suivi avec beaucoup d'attention, aussi bien chez Caton et Columelle que chez les chercheurs qui en ont étudié tel ou tel aspect, une attention qui a permis à M. OEHME de déceler chez les derniers l'une ou l'autre méprise.

Le second volet de la thèse (117 pages de texte et 54 pages de notes) est plus touffu et d'un abord plus difficile. Le lecteur est supposé être familiarisé avec l'économie politique, sa terminologie et son histoire depuis deux siècles. La richesse impressionnante de la bibliographie allemande sur les conceptions politiques, économiques et sociales qui guident NIEBUHR et MOMMSEN dans leur « Histoire romaine » oblige l'auteur, pour discuter des points de vue forcément divergents, à repousser les limites de son sujet, comme elle en convient d'ailleurs elle-même p. 205. On serait tenté de compléter le titre de son livre par... *im Lichte ihrer staats = und sozio-politischen sowie ökonomischen Auffassungen*. Heureusement, trois conclusions partielles et une conclusion générale apportent, malgré quelques ombres stylistiques, la lumière nécessaire pour éclairer les développements antérieurs. Pour nous en tenir à la lettre du sujet, il apparaît entre autres que NIEBUHR n'a retenu des agronomes latins que les informations soulignant les avantages de l'exploitation familiale, parce qu'il considère la petite propriété comme un

facteur d'équilibre social, un équilibre que la grande propriété, avec la concentration foncière qu'elle entraîne, ne peut que bouleverser.

MOMMSEN, quant à lui, ramène l'évolution intérieure de Rome à un conflit entre le capital et le travail, sans être — et loin de là — un précurseur du marxisme. Selon lui la disparition de la petite paysannerie s'explique non pas par les conséquences de la deuxième guerre punique, mais par l'abus du pouvoir au service de ses intérêts propres dont s'est rendue coupable l'aristocratie possédante. Les causes de la concentration de la propriété foncière entre les mains d'une minorité ne sont donc pas économiques, mais morales.

La fin de la conclusion générale m'a déconcerté : d'un côté M. OEHME (p. 207-208) estime « problématique » la comparaison des tendances passées et des tendances présentes de la recherche; de l'autre (p. 208-209) elle juge stimulant et utile le jumelage de l'histoire des sciences avec la recherche historique parce qu'il conduit à analyser les motifs des positions scientifiques du passé et à s'interroger sur les idées motrices de la curiosité historique contemporaine. Mais est-ce là faire autre chose que comparer les tendances passées et les tendances présentes de la recherche?

Du propre aveu de l'auteur (p. 205) l'articulation des deux parties de la thèse s'est opérée « dans un premier temps » de façon plus lâche que prévu. Il ne pouvait en être autrement. Il n'empêche : la première partie est pour le latiniste et l'historien de Rome du plus grand intérêt et tiendra sa place dans la bibliographie des agronomes latins.

Gustave HENTZ.

Francesco BIANCHINI, *Camera ed iscrizioni sepulcrali dei liberti, servi, ed ufficiali della casa di Augusto scoperte nella via Appia*, con una nota di lettura e una tavola di confronto di Jerzy KOLENDO (Antiqua, 60) : Naples, Jovene editore, 1991, XL-87 pages.

Publié en 1727, cet ouvrage mérite de retenir l'attention du lecteur à deux titres au moins. En premier lieu parce qu'il appartient à la série des trois livres parus dans les années 1730 (les deux autres étant ceux de A. F. GORI et P. L. GHEZZI) grâce auxquels nous connaissons le *columbarium* des affranchis et esclaves de Livie qui venait d'être découvert à proximité de la via Appia. Son intérêt tient aussi à ce qu'il marque une date importante dans l'historiographie des recherches sur l'esclavage dans l'Antiquité romaine. Connu comme astronome, son auteur accéda également à la notoriété en tant qu'historien et « antiquaire ». Ses travaux lui valurent une place de choix dans le monde intellectuel de la Rome d'alors. Nommé par Clément XIII « presidente alle antichità di Roma », il s'illustra en dirigeant les fouilles alors conduites sur le Palatin à l'emplacement de la *domus Flauia*. La « nota di lettura » due à J. KOLENDO contient de substantielles informations qui permettent d'apprécier à sa juste valeur un ouvrage dont la lecture ne laisse pas d'être instructive aujourd'hui encore, et de mieux « cadrer » son auteur.

Jean-Claude RICHARD.

Archeologia e Astronomia, Supplementi 9 alla Rivista di Archeologia : Rome, 1991, 218 pages, 63 planches.

Les actes d'un colloque qui s'est tenu à Venise en mai 1989 ont été publiés en un luxueux volume sur papier couché qui fait honneur à l'édition italienne, même si les mots français sont souvent estropiés dans les références bibliographiques.

Deux thèmes principaux se dégagent de l'ensemble : orientations et horloges astronomiques. Parmi les très nombreuses communications traitant aussi bien de l'époque mégalithique que des civilisations précolombiennes ou de la basilique Saint-Marc de Venise, glanons quelques articles susceptibles d'intéresser plus directement un latiniste.

Plusieurs d'entre eux se rapportent à l'orientation astronomique de cités ou de monuments (d'après les levers et couchers du soleil aux solstices et à l'équinoxe, la déclinaison maximale de la lune, les directions des étoiles α et ε Orionis). C'est un sujet qu'il convient d'aborder, nous semble-t-il, avec beaucoup de prudence (cf. notre *Ciel des Romains*, p. 105 et G. ROMANO le reconnaît dans ce recueil, p. 10 sq.), car il se prête trop souvent à des interprétations ésotériques capables de séduire des éditeurs avides de sensationnel et un public amateur de mystère et d'occultisme. G. CAPONE s'occupe (p. 60-65) de *L'orientazione solstiziale dell'antica città di Alatri*; à cette donnée évidente il ajoute une hypothèse plus aventureuse sur la forme de l'acropole de cette ville qui serait en rapport avec six étoiles de la constellation des Gémeaux.

L'orientation *secundum caelum* intéressait aussi les arpenteurs, les *Gromatici* (G. ROSADA, *Divisione agraria, orientamento e suolo*, p. 88-95) : orientation selon les points cardinaux, mais encore selon les levers solsticiaux du soleil, dont l'amplitude angulaire est en théorie de 23° 30' de part et d'autre de l'est (mais elle varie sur l'horizon en fonction des latitudes terrestres) ; l'auteur donne des exemples de centuriation axée selon un tel principe, tout en rappelant que dans d'autres cas le relief terrestre peut être contraignant (par exemple, le découpage des côtes) et conduire à une centuriation *secundum naturam*.

G. TRAVERSARI (*Il « Pelecinum ». Un particolare tipo di orologio solare raffigurato su alcuni rilievi di sarcofagi di età romana*, p. 66-73) étudie un type de cadran solaire en forme de dyptique ou de livre à demi-ouvert dont les lignes horaires évoquent un fer de hache (*ascia bipennis*). Ce cadran, associé dans les reliefs aux Parques ou aux Muses, est le plus souvent placé sur une colonne, ou il est tenu dans la main sur la célèbre mosaïque de Trèves, où l'on voit traditionnellement dans le personnage représenté Anaximandre, mais ce pourrait être Patroclès si l'on se réfère à un passage de Vitruve (*Arch.*, 9, 8, 1). Le problème est de savoir si ce modèle de cadran solaire ne devait être qu'horizontal. Un texte de Cetius Faventinus semble suggérer qu'il pouvait être aussi bien vertical, ce qui s'accorderait avec les divers reliefs étudiés (dont trois sont au Musée du Louvre).

Deux communications ont pour mérite la clarté et la précision à défaut d'originalité ; pour Giovanna TOSI (*Architettura e astronomia nel « De Architectura » di Vitruvio*, p. 74-82), les rapports entre architecture et astronomie chez Vitruve ne concernent pas simplement la gnomonique (livre 9), mais aussi la théorie des vents, la climatologie (1, 6) et le symbolisme religieux des temples selon la divinité à laquelle ils sont consacrés, tels les temples à ciel ouvert (1, 1, 3 & 4). Dans l'article *Gli orologi pubblici nel mondo antico : il caso di Atene e di Roma*, p. 83-87, Sabrina BERTI décrit la Tour des Vents située sur l'agora romaine d'Athènes et le *Solarium Augusti* de Rome à la lumière des travaux récents de J. von FREEMEN et d'E. BUCHNER.

F. AZZARITA (*Il globo di Matelica*, p. 96-99) présente un globe découvert en 1985, qui semble conçu pour une latitude de 43° ; d'un diamètre de 29 cm, il comporte treize trous, deux cercles dont l'un pouvait représenter l'horizon quand le globe était placé sur un support et l'autre le méridien. En une subtile démonstration illustrée de onze figures, l'auteur montre comment ce globe pouvait servir d'horloge solaire et aussi de calendrier : il subsiste des traces des noms grecs des

constellations de la Vierge et des Gémeaux, ce qui incite à en attribuer la construction à un Grec du 2e ou 1er siècle av. J.-C., peut-être originaire de la colonie syracusaine d'Ancone, avec d'autant plus de vraisemblance que dans l'article suivant G. FANTONI compare ce globe avec un autre, découvert en 1935 à Prosymna en Argolide.

Francesca GHEDINI étudie *I Mosaici con raffigurazioni zodiacali in Africa Proconsolare* (p. 107-113) : titre un peu équivoque, car il est question non seulement de l'ellipse zodiacale entourant un personnage ou tenue par lui, mais aussi de représentations des Saisons, plus rarement des sept divinités planétaires. Inversement l'auteur ne s'occupe que de ce personnage central (*Aïon, Annus, Saeculum aureum*, etc.) et non des figures zodiacales elles-mêmes, qui pourtant peuvent se prêter à l'examen de leurs variations, comme d'autres auteurs l'ont montré. Du moins, l'intérêt de cette communication réside-t-il dans l'interprétation du fait que ce type de mosaïques se trouve principalement en Afrique et a pu subir l'influence des religions locales. Mais n'est-ce-pas là faire la part trop belle à un particularisme régional, au détriment de doctines orientales et hellénistiques largement diffusées aussi bien à Rome qu'à Carthage ou dans le reste de l'Empire romain?

R. SADOWSKI (*From conjunction to conjunction*, p. 204-206) revient sur la question si souvent débattue des phénomènes astronomiques ayant pu accompagner la naissance et la mort du Christ. On avait déjà proposé (depuis Képler et plus récemment) de voir en « l'étoile de Bethléem » une triple conjonction de Jupiter et de Saturne, survenue au cours de l'année 7 avant notre ère. Or l'astronome J. MEEUS a calculé qu'un tel phénomène ne s'était pas reproduit avant l'an 332 de notre ère. Mais R. SADOWSKI reproche à J. MEEUS de concevoir cette notion de conjonction en savant moderne, donc selon des critères trop stricts (même longitude zodiacale des deux astres); il montre que pour un observateur antique, moins exigeant, le phénomène avait lieu plus souvent (presque tous les vingt ans) et qu'en particulier une conjonction de Jupiter et Saturne au sens large est survenue en avril 34 (mais elle ne fut pas triple). Il soupçonne donc des astrologues gnostiques d'avoir voulu établir un lien entre ces conjonctions similaires et les dates de naissance et de mort du Christ que la tradition évangélique laissait assez imprécises : argument un peu mince pour un sujet si délicat.

Malgré les réserves que nous avons pu formuler çà et là, ce recueil mérite l'attention des latinistes.

André LE BOEUFFLE.

Christer BRUUN, *The Water Supply of Ancient Rome. A Study of Roman Imperial Administration* (*Commentationes Humanarum Litterarum*, 91) : Helsinki, Societas Scientiarum Fennica, VIII, 1991, 456 pages.

Présenté par l'auteur (p. 1) comme une étude sur la *Cura aquarum* de la Rome antique et sur l'approvisionnement en eau des environs de la Cité, l'ouvrage de Christer BRUUN est organisé en neuf chapitres qui, après une définition liminaire des objectifs de l'enquête et de la méthodologie y afférente (chap. 1), sont respectivement centrés sur : la nature et la qualité des sources — littéraires, épigraphiques, archéologiques (chap. 2); la fiabilité des informations tirées des *fistulae* conservées et le problème des adductions privées (chap. 3); le système urbain de distribution (chap. 4); la *Cura aquarum* impériale (chap. 5); les procurateurs et autres fonctionnaires associés au service des eaux (chap. 6); la *cura aquarum* aux environs de Rome (chap. 7); la production des tuyaux de plomb (chap. 8). Un bilan de l'enquête est proposé dans le dernier chapitre de cette étude, à laquelle sont ajoutées par ailleurs trois Annexes : 1. sur la tradition manuscrite du *De aquae ductu*

de Frontin; 2. sur le calcul de la *quinaria* 3. sur l'identification controversée de *curatores aquarum* au IIe siècle. L'ouvrage est complété par une abondante bibliographie et par différents *Indices* (*index* des sources littéraires, *index* des sources épigraphiques, *indices* nominaux et *index* thématique).

Solidement documentée, fondée sur une argumentation rigoureuse, minutieusement structurée et précise, l'étude de Christer BRUUN ouvre des perspectives incontestablement éclairantes, voire novatrices, qui intéressent d'abord la nature même et le traitement des sources. S'agissant ainsi du *De aquae ductu Vrbis Romae*, communément utilisé comme livre fondamental de référence, Christer BRUUN attire très justement l'attention sur la nécessaire prise en compte des ambiguïtés d'orientation et d'information de ce texte, « rapport de haut fonctionnaire » sans doute, mais exposé personnalisé, normatif et prescriptif aussi, et non seulement descriptif d'une réalité contemporaine. Sans doute eût-il été instructif d'établir une confrontation plus approfondie avec le « projet » et la mise en œuvre du *De agri mensura* et des *Strategemata*, de poser plus précisément aussi le problème des destinataires, et sans doute encore une comparaison avec le « projet » vitruvien — beaucoup plus complexe — apparaît-elle superficielle. Demeure cependant la donnée essentielle — et souvent négligée — de la spécificité d'une littérature technique latine que singularise une approche diverse des problèmes, à la fois théorique et pratique, objective et idéologique, proprement technique et sociale, économique, philosophique...

Les difficultés perçues à fonder la réalité historique d'un certain nombre d'informations transmises par le *De aquae ductu* relèvent sans doute, comme tend à l'établir Christer BRUUN, et pour une part au moins, de cette spécificité d'exposé et des équivoques y afférentes : les prescriptions de Frontin touchant les *calices* peuvent apparaître ainsi plus incitatives que proprement descriptives, la nomenclature des calibrages participer d'abord d'un « tableau d'école », la liste des *curatores* (Aq., 102) ne pas être un simple excursus prosopographique sur les prédécesseurs de l'auteur en charge, mais souligner l'importance surtout de la fonction assumée (cf. p. 41 sq.; p. 51 sq.; p. 178 sq.)...

Cette lecture intelligemment critique du texte de Frontin, menée de concert avec un examen attentif des sources épigraphiques et archéologiques, permet de cerner plus précisément et sûrement la question, difficile et controversée, des estampilles des tuyaux de plomb : l'analyse de Christer BRUUN est ici particulièrement convaincante, qui tend à identifier, pour les formes au génitif, non pas le nom du propriétaire du conduit, mais celui, suivant les cas, soit du fonctionnaire responsable des travaux publics, soit du propriétaire de l'atelier ayant fabriqué la conduite. Également instructive est la constatation selon laquelle — en divergence avec la répartition de Frontin (*sub nomine principis/priuatis/usibus publicis*) — le plus grand nombre des tuyaux marqués au nom de l'Empereur se trouvaient affectés au circuit de distribution publique : (*ex indulgentia*) *Caesaris Augusti*, et non, suivant une opinion courante, au seul usage impérial. C'est encore dans une perspective éclairante que sont étudiées par Christer BRUUN les composantes essentielles du système romain de distribution d'eau : problèmes du débit de l'eau et de l'*aqua caduca* (cf. p. 99 sq.), problèmes sanitaires du plomb (les *fistulae* n'étant certainement pas seules responsables de l'intoxication des Romains par le plomb : cf. p. 127 sq.), activités et statut social des *plumbarii* et des *plumbariae* : vingt-sept femmes, sans doute propriétaires des fabriques, sont ainsi identifiées à Rome; organisation des ateliers (plus complexe qu'envisagée communément : cf. p. 330)... Mais c'est, plus largement, la question même de la *cura aquarum*, des fonctions des *curatores* (cf. p. 183) et des *procuratores* (cf. p. 286) et, au-delà,

de la gestion administrative impériale que Christer BRUUN traite en des termes souvent neufs et en des hypothèses stimulantes : sur la diversité notamment de fonctions des *curatores* et sur l'organisation assez lâche de la responsabilité sénatoriale dans le domaine de la *cura aquarum*; sur les intermittences et les diversifications de fonctions des *procuratores* (dans le secteur d'activité cependant des dépenses et travaux impériaux); sur le rôle efficace des « techniciens » : *architecti, libratores...*; sur les relations et interférences entre *patrimonium* et *cura aquarum*; sur les fonctions assumées par des membres de l'ordre équestre...

L'étude de Christer BRUUN ne propose sans doute pas toujours des solutions définitives et quelques analyses pourraient être opportunément précisées — s'agissant notamment des *calices*, des méthodes d'estimation du matériel conservé, de l'*aqua caduca* et du volume d'eau distribué (moins important certainement, comme le suggère Christer BRUUN, qu'il n'est dit communément, mais pour des raisons parfois proprement techniques de défectuosités et de malfaçons des aqueducs)... L'ensemble de ce travail constitue cependant une contribution essentielle pour une connaissance plus exacte de la *cura aquarum* et du système romain de distribution de l'eau.

L. CALLEBAT.

Marcello GIGANTE, *Il fungo sul Vesuvio*, Lucarini : Naples, 1989, 106 p., 17 planches.

C'est une erreur de croire que sur les textes les plus connus de l'Antiquité tout a été dit. M. GIGANTE nous en donne la démonstration dans ce livre qui, à travers la rigueur d'un grand philologue, laisse entrevoir la passion d'un Campanien profondément attaché à sa région. A partir des deux lettres de Pline (VI, 16 et 20) que tout un chacun connaît, ou croit connaître, M. GIGANTE a construit un dossier aux multiples facettes : l'événement lui-même, la manière dont Pline l'a vécu et l'a raconté, les références à cette même catastrophe chez Tacite et des poètes comme Martial et Stace, le devenir enfin du récit plinien chez les écrivains, les érudits et les artistes de différentes époques. La très grande richesse de ce texte est servie par une prose d'une remarquable élégance, qui permet la lecture du livre à un public beaucoup plus vaste que celui des seuls spécialistes.

Le texte adopté est celui de l'édition Oxford, pour lequel M. GIGANTE a cependant proposé deux corrections. En VI, 16, 4, dans la description de la nuée, il a adopté la leçon *inuisitatam* du Cod. Med. à la place de la leçon *inusitatam*, qui est généralement celle des éditeurs. Il est indiscutable que dans l'absolu *inuisitatam* est préférable à *inusitatam*, la seule objection possible étant l'absence d'autre exemple de la construction de cet adjectif avec un ablatif (*nubem inuisitatam et magnitudine et specie*). Plus controversable nous paraît la seconde correction, qui, sur une question amplement débattue, introduit un élément nouveau par rapport à l'ensemble de la tradition manuscrite et érudite. Il s'agit, dans cette même lettre (§ 17), de la phrase généralement ainsi éditée : *quam (noctem) tamen faces multae uariaque lumina soluebant*. M. GIGANTE, après avoir analysé de manière exhaustive l'attitude des philologues face à cette phrase, en conclut qu'ils ont eu tort de concentrer leur attention sur le verbe, pour lequel différentes leçons ont été proposées. Le véritable problème est selon lui constitué par le *faces*, qu'il propose de corriger en *fauces*, tout comme il préfère *solabantur* à *soluebant*. Ainsi comprise la phrase prend un relief nouveau et semble infiniment mieux adaptée à la description de cette nuit d'horreur : c'est le feu de l'éruption, au moins autant que les lumières particulières, qui illumine les ténèbres. Mais, s'il est vrai que la transformation de *faces* en *fauces* n'exige qu'une correction minime par rapport à la tradi-

tion manuscrite, nous sommes plus sceptique sur la possibilité de concilier *fauces* et *solabantur*. N'est-il pas, en effet, difficile d'associer l'idée de soulagement, de *solacium*, à ces *fauces*, source certes de lumière, mais aussi de mort?

M. GIGANTE, qui différencie nettement la lettre 16 (*Lettera per la storia*) et la lettre 20 (*Lettera per la cronaca*), souligne à juste titre que ces deux textes ne sauraient être considérés comme de simples reportages. Elles doivent être considérées comme des créations littéraires, et le commentaire critique qui en est fait a précisement pour ambition de mettre en lumière les procédés de cette élaboration. La lettre 16 est interprétée comme appartenant au genre littéraire des *illustrium uirorum exitus*, à propos duquel d'intéressants rapprochements sont faits avec Tacite. M. GIGANTE montre également comment la description de la mort de Pline l'Ancien, apparemment si réaliste, fait appel à plusieurs *topoi*. Cette même recherche des modèles littéraires est menée avec une grande minutie à propos de la lettre 20, mise en relation de manière très convaincante avec la description de la dernière nuit de Troie chez Virgile, mais aussi avec les vers de Lucrèce racontant la peste d'Athènes. Ainsi se trouve mise en évidence cette « voie moyenne entre la réalité des faits et leur transformation » qui, pour M. GIGANTE — au demeurant assez réticent sur la personnalité littéraire de Pline le Jeune — caractérise ces lettres.

De belles illustrations, reproduisant pour la plupart des gravures du XVII^e^ et du XIX^e^ siècles, ajoutent encore au plaisir que l'on éprouve à la lecture de ce livre.

Carlos LÉVY.

A. LIPPOLD, *Kommentar zur Historia Augusta*, I, *Maximini Duo*, Antiquitas, 4, 3 : Bonn, 1991, XV + 740 pages.

Au Colloque de 1992 à Macerata, j'ai fait part aux spécialistes de l'*Histoire Auguste* (= *HA*) de mes réactions devant ce grand et gros commentaire de la *Vie des Maximins*. Je me bornerai donc ici à reprendre les lignes principales d'une critique que j'ai voulue positive.

On s'accorde, depuis les recherches de H. DESSAU en 1889, à penser que ce panorama biographique des règnes de 117 à 285 se date, en dépit de vocatifs ostensiblement adressés à Dioclétien et Constantin, à la charnière des IV^e^ et V^e^ siècles. A. LIPPOLD souhaiterait restaurer la chronologie haute affichée par le texte, même s'il admet un petit toilettage ultérieur. Il le fait en étudiant scrupuleusement le principat de Maximin entre 235 et 238, démontrant chaque fois qu'il rencontre un anachronisme que ce dernier ne peut dépasser le butoir de 330.

Notre opinion est double. En premier lieu, nous observons que le *terminus* constantinien est battu en brèche sur trois terrains. D'abord il y a des faits de langue, lexique ou syntaxe : *participatus* (8, 1) n'est attesté par le Code Théodosien qu'en 396; *collega* (24, 5), pris au sens de corégent, apparaît avec Eutrope, au temps de l'Augustat de Gratien; d'autres mots, non marqués politiquement, tels *balteolum* (2, 4), *dextrocherium* (6, 8), *textus* (1, 3) ou l'adverbe *gratanter* (14, 4), appartiennent au matériel des Scholies à Juvénal, d'Ammien, de Symmaque, de Jérôme; enfin la formule : *nihil... habemus quod dicere* (29, 5) pourrait venir sous le stylet d'un Augustin.

Au plan des réalités historiques, l'utilisation du pluriel pour désigner le diocèse de Thrace, si elle est évitée dans la *Vie des Maximins*, prédomine ailleurs : or, elle correspond aux habitudes d'écriture vers 392; plus décisive, la présence, deux fois marquée dans le texte, des Alains oriente plutôt vers les environs de 375-382, lorsque cette peuplade asiatique entre dans l'orbite de la Romanité.

Un troisième critère est à invoquer en faveur des thèses de DESSAU : les cir-

constances de la mort d'Alexandre Sévère, à laquelle, bien entendu, s'intéresse la *Vita Maximinorum* (7, 6 mais *Alex. Sev.*, 59, 6 est aussi fondamental) s'articulent autour de deux questions : Alexandre Sévère a-t-il dissous des légions en Gaule ? ; en quel endroit précis a-t-il été assassiné, à l'instigation de Maximin ? Quand pour obtenir une réponse, on se tourne vers une confrontation avec les *Caesares* d'Aurelius Victor (en 24, 1-4), il s'impose que l'historien de 360, dont on connaît la stylistique spécifique et obscure, est à l'origine de l'*HA*. La cause est donc entendue et, à notre sens, A. LIPPOLD a échoué dans sa tentative pour renverser la vapeur.

On aurait cependant tout à fait tort de s'en tenir à ce résultat négatif. En effet, quand on reprend l'enquête sur le vocabulaire, la grammaire, sur aussi l'image plus globale de Rome dans ses choix politiques et religieux, dans son comportement vis-à-vis du monde barbare, le reflet qu'offre la *Vie des Maximins* correspond sensiblement à la mentalité aristocratique perceptible avant 330/340 : les élites qui ne mettent pas en cause les institutions, prêtent cependant l'oreille à la légende noire de Constantin, alors en gestation ; l'équilibre entre les différentes croyances n'est pas rompu et les milieux de l'Urbs ne redoutent pas encore la percée des frontières.

Mais si l'atmosphère qu'on respire dans l'*HA* et singulièrement dans notre *Vita* se prête aussi bien — et jusque dans les détails de l'existence quotidienne — à une tranche temporelle que préfaces et postfaces délimitent dans le champ des années 290 à 330, la raison s'en découvre dans la *Quellenforschung* : en complément à des sources plus anciennes — en sus d'Hérodien, de Dexippe, il doit en exister d'autres, non identifiées à ce jour et qui sont peut-être contemporaines des événements —, nous pouvons attribuer une influence déterminante à des *Annales* grecques et à un *corpus* biographique latin qui, tous les deux, sont élaborés dans les décennies inaugurées par la Tétrarchie. Eusèbe de Nantes, un jalon nécessaire de l'historiographie hellénophone, au dire d'Évagre, menait ses développements jusqu'à la disparition de Carin ; quant à l' « *Enmannsche Kaisergeschichte* », la fameuse *EKG* imaginée dès 1884 par un philologue allemand, elle continuait Suétone en incorporant Marius Maximus. Ensuite des successeurs — pourquoi pas Cordus, étymologiquement le « tard venu », un pseudonyme aussi parlant que Pollio, « le polisseur » ou que Vopiscus, « le jumeau qui a survécu » ? ; puis, pourquoi pas Onesimus ? — prolongent l'*EKG* tout au long du III^e^ et pendant un large premier tiers du IV^e^ siècle. A preuve, les similitudes dans le récit de la mort de Constantin chez Aurélius Victor et Eutrope, puisqu'on le sait, l'*EKG* se définit comme la matrice commune des deux abréviateurs, composant respectivement en 360 et 370.

Eusèbe de Nantes et l'*EKG*, en synchronie pour le moins approximative, rendent compte du climat de l'*HA*. A. LIPPOLD a l'indéniable mérite de ramener l'attention sur un moment obligé de l'historiographie impériale. Et après tout, de cet intérêt qu'à l'égard des empereurs allant d'Hadrien à Carin manifestent les Romains à l'orée du IV^e^ siècle, on n'a pas seulement les témoignages directs ou non de l'histoire. La mémoire des dynasties antonines et sévériennes, le souvenir de Gordien III et de Claude II survivaient aussi au-delà de 300 par les bijoux monétaires accrochés au cou ou aux bras des riches mères de famille. La trouvaille de Petrijanec en est l'exemple éclatant et l'on a plaisir, une fois de plus, à constater les convergences des disciplines du texte et de l'image.

J.-P. CALLU.

Michael H. DODGEON et Samuel N. C. LIEU éd., *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars AD 226-363. A Documentary History* : Londres et New York, Routledge, 1991, 430 pages.

Nos collègues anglo-saxons ont pris depuis longtemps la mesure du déclin des langues anciennes chez les étudiants d'Histoire et ont compilé en conséquence des recueils destinés à leur fournir des traductions, plus ou moins fidèles, des textes essentiels. On ne peut que regretter cette désaffection, beaucoup plus sensible chez nous qu'ailleurs, mais à moins d'enfermer l'Histoire ancienne dans une érudition qui la réserverait à quelques bienheureux, on ne peut que se féliciter de voir mettre les textes anciens, notamment épigraphiques, à la disposition des non-spécialistes. Malgré quelques efforts louables mais déjà anciens en ce domaine (collections U2 chez Armand-Colin et Textes et Documents chez SEDES-CDU), la bibliographie française présente d'immenses lacunes en ce domaine, que quelques entreprises en cours viendront partiellement combler.

L'entreprise de M. H. DODGEON et S. N. C. LIEU, bien qu'elle s'inscrive dans la tradition des recueils précités, a une toute autre ampleur et vise un objectif plus ambitieux. Il s'agit d'un inventaire exhaustif des textes en rapport avec les relations romano-perses depuis l'avènement des Sassanides jusqu'à l'expédition de Julien et la paix de 363. Tous les textes sont pris en compte, littéraires comme épigraphiques, historiques comme documentaires. Ainsi, pour donner un aperçu de la variété des textes, figurent aussi bien les récits des historiens contemporains (de Dion Cassius à Ammien Marcellin) que ceux des compilateurs plus tardifs (notamment les nombreux auteurs d'Histoires ecclésiastiques), les allusions des poètes et des rhéteurs (Libanios), les oracles sybillins et les homélies d'Éphrem le Syrien. Plus précieux encore figurent ici des auteurs peu accessibles aux historiens de Rome dans la mesure où ils écrivent en arménien (Moïse de Korène, Faustus de Byzance), en syriaque (Michel le Syrien), en arabe (Tabari, Eutychios), en persan (Firdousi). A cela s'ajoutent les inscriptions qui se rattachent directement ou indirectement à l'histoire de ces relations, ce qui va des inscriptions de Palmyre pour Odeinath et Zénobie à des épitaphes de soldats morts en Mésopotamie, même si rien ne prouve de façon certaine qu'il s'agisse de morts en campagne.

Mais les auteurs ne se contentent pas d'inventorier et ils fournissent au lecteur la traduction de tous les textes utiles à leur propos, du moins pour la période 226-350 (à deux exceptions près, la version grecque des *Actes des Martyrs Perses* et les passages de l'*Histoire Ecclésiastique* de Sozomène). A partir de 353, le récit d'Ammien Marcellin fournit une telle quantité d'informations, qu'il aurait dû figurer intégralement dans l'ouvrage de DODGEON et LIEU. Il en allait de même pour le *Discours* XVIII de Libanios et l'*Historia Nova* de Zosime. Aussi, les deux derniers chapitres du livre sont-ils organisés de toute autre façon. Après avoir fourni un résumé analytique très fouillé de ces trois sources essentielles, DODGEON et LIEU donnent à la suite, par ordre alphabétique, les extraits de tous les autres auteurs anciens relatifs à la période considérée. Ce changement de méthode en cours de route semble justifié par l'existence de bonnes traductions des trois sources majeures et ne nuit pas à la qualité ni à la commodité de l'ouvrage.

Le souci d'exhaustivité qui guide les auteurs paraît avoir été tenu même si l'on peut regretter l'absence de deux séries documentaires signalées mais non disponibles encore au moment de l'impression : d'une part les nombreuses épitaphes de soldats (plus d'une centaine) appartenant pour la plupart à la II^e^ légion Parthique trouvées dans la tour XV des remparts d'Apamée et qui éclairent l'histoire militaire de la Syrie depuis l'expédition parthique de Caracalla jusqu'au milieu du III^e^ siècle ; d'autre part le volumineux dossier d'archives du Moyen-Euphrate dont

J. TEIXIDOR, D. FEISSEL et J. GASCOU ont donné une analyse succincte montrant combien il faudrait en scruter chaque ligne pour reconstruire l'histoire de la région au milieu du IIIe siècle.

Tel quel, le recueil de DODGEON et LIEU rendra de grands services, même s'il ne nous dispense pas de recourir aux originaux. La mise en continu d'une documentation si riche constitue une façon originale et fort instructive d'aborder le dossier complexe des relations romano-perses.

Maurice SARTRE.

Paul-Albert FÉVRIER, *Approches du Maghreb romain. Pouvoirs, différences et conflits*, II, Édisud : Aix-en-Provence, 1990, 222 pages, in-8°, 58 figures (cartes, plans, dessins), 8 pl. d'ill. h. t., *index*.

L'auteur nous a quittés en avril dernier (1991). On l'entend parler dans cette visite critique et guidée de l'Afrique romaine. Il s'y raconte en nous racontant un passé toujours présent dans les textes écrits ou inscrits comme sur le terrain archéologique dont il connaissait si bien les vestiges et le paysage. Cette familiarité avec le Maghreb, qu'il s'agisse des hommes ou des choses, cette sympathie et la spontanéité qui l'exprime font le prix de ce livre où le « je » affleure souvent et significativement. P.-A. FÉVRIER a parcouru l'Afrique romaine et musulmane en long et en large, mais sans jamais perdre de vue la tradition littéraire. On songe aux *Promenades archéologiques* de G. BOISSIER ou à *En pays romain* de R. CAGNAT, dans un autre style.

Une pareille intimité autorise P.-A. FÉVRIER à réagir contre l'image ou le préjugé d'une uniformité dans l'urbanisme romain (chap. VI). Même l'architecture des thermes, des théâtres, des amphithéâtres et surtout des temples varie sensiblement d'une ville à l'autre. L'archéologue entre dans le détail même des contraintes ou des opportunités du terrain, des particularités locales liées aux générosités et aux ambitions des notables comme aux dévotions indigènes. L'implantation des lieux de culte chrétiens, avec les annexes nécessaires au fonctionnement des communautés (y compris leurs activités caritatives), fait aussi l'objet d'analyses attentives qui prennent en compte les problèmes de financement et de société. Mais je comprends mal qu'on veuille à tout prix minimiser la forte originalité du style d'Apulée comme de Tertullien (p. 43 sq.) : il faut s'être directement frotté à leur texte et l'avoir expliqué aux étudiants pour savoir que leur « cicéronianisme » y a la portion congrue. Le stoïcisme a-t-il vraiment favorisé la christianisation de l'Afrique (p. 45) ? Il reste permis d'en douter.

Un chapitre consacré aux « investissements privés dans la ville » caractérise la diversité des types, des décors, des emplacements. Avec l'auteur on entre dans les maisons pour y constater à la fois une « volonté d'ostentation » et un « souci de repli » (p. 63). Mais peut-on définir leur décor mythologique comme « l'opium d'une élite » (p. 66) ? Un excellent développement (chap. VIII) sur « La terre, les échanges et les hommes » démontre l'importance relative (et méconnue) de la petite et de la moyenne propriété, insiste sur les exemples de fermes fortes et sur les aménagements hydrauliques, met en évidence tout le travail qui attend les futurs chercheurs (il n'existe pas d'étude globale sur l'Afrique rurale). Des incertitudes subsistent également sur la céramique « africaine » et les ateliers de lampes. Mais la circulation des hommes et des marchandises d'un bord à l'autre de la Méditerranée est un fait toujours actuel au Ve siècle.

Le chapitre IX (« Des espaces différents ») évoque un monde où le brassage des langues, l'imbrication des populations, l'hétérogénéité des structures indigènes demeurent difficiles à appréhender. Ici encore, Rome apparaît comme « plus sou-

cieuse de marquer les différences que de plaquer des institutions étrangères sur la réalité de chaque province » (p. 129). Le monde nomade reste chargé d'inconnues (p. 133 s.). La haine du Maure dans l'*Africa* romanisée est une constante de la tradition littéraire. Mais tout n'est pas à nier en bloc dans l'*Histoire Auguste*, par exemple. P.-A. FÉVRIER conteste sans la réfuter l'hypothèse de J. BARADEZ sur la relation du rempart construit à Tipasa en 146/147 avec une attaque des Maures. Les lieux communs sur la « foi punique » et l'instabilité berbère n'expliquent pas toute l'histoire des périodes critiques. Mais l'auteur reconnaît l'insécurité de l'Afrique romaine à basse époque, même si « la *Johannide* de Corippe est pour le Maghreb ce que la *Chanson de Roland* a pu être pour l'Occident chrétien » (p. 156). Dans « Religions et conflits » (XI) sont renvoyés dos à dos ceux qui imputent le donatisme à des causes sociales et ceux qui en attribuent les violences à des antagonismes ethniques, « voire à des oppositions régionales » (p. 175). Les rapports des chrétiens avec les païens ou les juifs, des catholiques avec les ariens sont réexaminés à la lumière des cas particuliers (p. 175 ss.). Mais on aimerait savoir aussi ce qu'il faut penser des manichéens qui ont un temps séduit saint Augustin et beaucoup d'autres...

A lire le chapitre final (« En guise de conclusion »), on se persuade que l'Afrique post-byzantine demeure un mystère ou plutôt un chantier à fouiller pour vérifier à l'occasion sur le terrain ce que nous en disent les historiens ou les géographes arabes. Après avoir rappelé la persistance de communautés chrétiennes en plein XI^e^ siècle, qui n'auraient (selon lui) rien d'un « phénomène résiduel » lié au monde rural (p. 192), et la diffusion des œuvres d'Augustin, P.-A. FÉVRIER dit croire à la « christianisation profonde » de l'Afrique comme à « la profondeur de l'islamisation » (p. 199). C'est là un sujet de controverse sans fin, comme ceux dont il aimait à débattre, toujours sur des problèmes de fond, avec un goût apparent de la provocation qui était pour lui une manière de faire sauter les fausses fenêtres des solutions simplistes.

Robert TURCAN.

Jens-Uwe KRAUSE, *Spätantike Patronatsformen im Westin des Römischen Reiches* (coll. *Vestigia, Beiträge zur alten Geschichte, Band 38*) : Munich, 1987, 357 pages in-8°.

Sous le titre « Les formes du patronat pendant l'Antiquité tardive dans l'Occident de l'Empire romain », la « commission pour l'histoire de l'Antiquité et de l'épigraphie de l'institut archéologique allemand » vient de faire publier une dissertation, soutenue en 1985, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle prend allègrement le contre-pied des thèses reçues.

L'auteur remet en effet en question la conception, largement répandue dans la recherche historique récente, que le patronage de l'antiquité tardive a contribué de manière décisive au développement de la propriété privée du sol par les puissants, à la préféodalisation de l'Empire en Occident et à la dissolution du pouvoir central. Une telle anti-thèse est née du constat dûment établi par l'auteur, que les spécialistes de cette question (L. HARMAND, en particulier) ne « se sont pas donné la peine de se livrer à une exploitation systématique des sources de l'Antiquité tardive (p. 2) ». Par sources, l'auteur entend non seulement les documents juridiques, mais aussi les textes littéraires : il montre que ce sont presque toujours les mêmes passages d'Augustin qui sont répétitivement exploités, et, par là-même, surdéterminés. L'auteur se fixe donc la tâche d'une enquête systématique sur les IV^e^ et V^e^ siècles, tout en s'accordant la facilité de se servir des sources italiennes jusqu'au

VI[e] siècle inclus, pour la raison que « les structures sociales et économiques n'y présentent pas de changements fondamentaux (p. 3) ».

J.-U. KLAUSE s'est donné effectivement les moyens d'accomplir sa tâche. Son étude se déroule méthodiquement en sept parties : 1) *Le patronat sur les individus* (p. 6-67) ; 2) *Le patronat urbain*, p. 68-72 (résumé, car le texte est paru sous forme d'article distinct) ; 3) *Le patronat rural en Orient* (p. 73-87) ; 4) *Le patronat des propriétaires fonciers sur leurs colons*, p. 88-155 ; 5) *Le patronat des propriétaires fonciers sur les fuyards*, p. 156-232 ; 6) *Le patronat rural d'après Salvien de Marseille*, p. 233-283 ; 7) *Le patronat sur les paysans libres avant Salvien*, p. 284-331. Une table des matières claire et détaillée (p. V-VI), dix pages de sources et de bibliographie (p. 337-347), ainsi qu'un *index* (p. 349-357) donnent une idée précise de l'ampleur du travail effectué, tout en y ouvrant des accès commodes. La rédaction, serrée sans excès, permet de suivre aisément les raisonnements, parfois complexes, de l'auteur. La répartition entre le corps du texte et les notes de référence est heureusement équilibrée. Ces dernières sont d'une extrême richesse. On regrettera que les textes législatifs ne soient souvent cités que sous forme d'un renvoi à l'édition qui fait autorité. On ne peut qu'être frappé de l'ampleur des dépouillements juridiques et du caractère tout personnel des interprétations qui en sont parfois données. Mais ce sont surtout les renvois aux Pères qui nous ont paru révéler l'ampleur des dépouillements effectués par l'auteur. Il est bien dommage à ce sujet qu'il n'y ait pas d'*index locorum*. Ambroise, Augustin, Orose, Sidoine Apollinaire, Cassiodore, Grégoire le Grand, ont été appelés à porter une foule de *testimonia*. On renverra, par exemple, aux notes 375 et 389 (Augustin). L'auteur a donc respecté son programme.

Il ressort de sa lecture l'impression agréable ou inquiétante, selon les points de vue, que l'histoire de l'Antiquité tardive doit être révisée de façon importante, en une réévaluation qui prend la suite notamment des travaux de P. BROWN, mais aussi de Cl. LEPELLEY (abondamment cité), tout en retrouvant certaines des conceptions de N. FUSTEL de COULANGES (p. 143), lui-même déjà remis à l'honneur par des études récentes (on renverra à A. GUERREAU, *Fustel de Coulanges médiéviste*, in *R. H.*, t. 558, 1986, p. 381-406). La remise en cause est, en effet, générale. Quelques exemples le montreront. Une analyse serrée sur *Les buccellarii et le patronage*, p. 126-144 permet, par une remise à plat des sources, de montrer qu'on ne peut prouver qu'il y ait continuité, même structurale, entre les *buccellarii*, même tardo-antiques et les *vassalli*, même altimédiévaux. J.-U. KLAUSE rompt à ce sujet quelques lances avec Mac MULLEN, en niant que les armées privées aient joué, « qualitativement, ou quantitativement », faute de *testimonia* probants, le rôle important que cet historien leur avait attribué. La désertion des cités par leurs élites à une date précoce est également niée (p. 146-147), ainsi que l'apparition d'une vie autarcique dans les grands domaines (p. 212), toujours à la suite d'une remise à plat des témoignages. Enfin, la désertification des terres agricoles est jugée surestimée (p. 315).

Un épais dossier, consacré au seul témoignage de Salvien, permet de « jauger » la méthode : elle s'attache à opérer un « recalage » de nos connaissances à trois « niveaux ». 1) Les historiens n'ayant pas suffisamment tenu compte de la spécificité littéraire du *De gubernatione Dei*, ont trop pris pour argent comptant les effets de l'hyperbole (à ce sujet, on s'étonne qu'il n'y ait aucune référence à la diatribe chrétienne et à la synthèse que lui a consacrée H.-I. MARROU, *La diatribe chrétienne*, in *Patristique et humanisme*, Paris, 1976, p. 267-277). 2) Le parti pris du prêtre éclate pour peu qu'on lise le chapitre 7 où est présenté un tableau idyllique de l'Afrique du Nord sous le pouvoir des Vandales (on attendait peut-être une référence à C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955). Et, comme

le soligne à juste titre J.-U. KLAUSE, pourquoi lui ferait-on plus confiance pour la Gaule, quand on a la preuve de ses outrances pour l'Afrique (p. 283) ? En conséquence, l'historien dénie que le *patrocinium* tel qu'il est décrit par Salvien ait pu être un phénomène massif. 3) De toute façon, il s'agit là des malheurs dus à une conjoncture accidentelle et provisoire propre à la Gaule des années 440, et qu'on ne saurait rétrojeter sur la période précédente, ni peut-être supposer pour la suivante (p. 331).

On atteint peut-être ici les limites de la méthode : car le témoignage de Salvien, éconduit par la porte dans un premier temps, est réintroduit en définitive par la fenêtre (p. 335-336) : en effet, si, l'auteur admet que la situation de la Gaule au milieu du siècle a été exceptionnellement grave, le pessimisme de Salvien (d'ailleurs corroboré par le témoignage de son contemporain Sidoine) mérite, à ce compte, d'échapper à une critique radicale. C'est peut-être ainsi que les historiens recevront ce stimulant ouvrage : trop hardi parfois, toujours intéressant, animé d'une sympathie qui n'est pas superflue pour cette époque difficile, il pèche sans doute par esprit de contre-système. En outre, il présente au moins la grave lacune d'ignorer l'apport de l'épigraphie. *Non omnes*... Mais il a le grand mérite de réouvrir tous les dossiers, et de préparer de nouvelles recherches qui mettront en harmonie les nouveaux intérêts des antiquisants et les récentes « reconquêtes culturelles » des spécialistes du très haut Moyen Age (VI^e^-VIII^e^ siècles), comme K. F. WERNER ou M. HEINZELMANN, pour, à terme mettre en place une nouvelle lecture des « âges de transition ».

Michel BANNIARD.

Peter HEATHER and John MATTHEWS, *The Goths in the Fourth Century* (coll. Translated Texts for Historians, volume 11) : Liverpool University Press, 1991, XIV-211 pages avec un index.

Après les synthèses, déjà classiques, d'E. A. THOMPSON en 1966 et de H. WOLFRAM (2^e^ éd. parue en 1980), le présent dossier de textes introduits, traduits et annotés concerne surtout les relations, de plus en plus orageuses, entre les Goths et Rome, de la mi-III^e^ siècle aux années 370-380 ; mais aussi deux témoins majeurs de leur civilisation dans cette période : le matériel archéologique tiré de leurs établissements de la Russie du Sud aux Balkans du Nord-Est ; la traduction de la Bible en langue gothique, qui reste le plus ancien monument conservé des anciennes langues germaniques. Ainsi, l'étudiant d'histoire est invité à s'initier directement à la totalité des documents susceptibles de lui donner accès à des faits complexes, et à leur interprétation souvent difficile.

La première partie offre trois textes capitaux : la *Lettre canonique* de Grégoire le Thaumaturge, écrite vers 265, et où se reflètent les graves questions posées aux chrétiens d'Asie Mineure par les invasions gothiques du III^e^ siècle et leurs conséquences ; les *Discours* 8 et 10 de Thémistius, respectivement prononcés en 368 et 370, à Constantinople et Marcianopolis, en présence de l'empereur Valens, par un philosophe et homme politique que les auteurs considèrent non sans de bonnes raisons comme un propagandiste adroit qui sut s'adapter successivement à plusieurs régimes. Ces deux discours offrent l'opportunité de poser sur pièces les délicats problèmes d'interprétation des faits, présentés de manière incomplète et souvent stylisée par d'évidentes intentions de propagande. Leur introduction expose et argumente la vision que les deux historiens britanniques donnent personnellement des relations particulièrement confuses entre Goths et Romains dans le cours de cette période. Une abondante annotation, élaborée par les auteurs en compagnie du traducteur D. MONCUR, complète encore les introductions.

La seconde partie est consacrée à l'archéologie, aux origines chrétiennes, à la Bible d'Ulfila et à son auteur. La culture dite de Sintana de Mures-Tcherniakhov (deux gisements capitaux, fouillés au début de ce siècle, l'un en Transylvanie centrale, l'autre au sud-ouest de Kiev) pourrait être celle de Goths installés dans cette vaste région aux IIIe et IVe siècles. Villages et cimetières, céramiques et bijoux manifestent une économie rurale ouverte aux échanges commerciaux avec les régions celtiques et avec l'Empire, et une société où les Goths ont souvent coexisté avec des populations indigènes daco-gètes. Sur cette culture matérielle des Goths installés au nord de la mer Noire, suit une bibliographie sélective dont la plupart des titres sont très récents.

Le chapitre suivant groupe sous le titre « Martyrs et martyrologes » quatre séries de textes qui fondent notre connaissance des origines chrétiennes chez les Goths du IVe siècle : le chapitre 6, 37 de l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène, la *Passion de saint Saba*, les *Lettres* 155, 164, 165 de Basile de Césarée, enfin trois fragments de martyrologes gothiques. Le chapitre 5 fait le point sur la vie et l'œuvre d'Ulfila, en insistant sur sa pensée et son œuvre proprement théologiques, puis donne la traduction commentée d'un chapitre de Philostorge (2, 5), et de la lettre d'Auxence citée par Maximin l'Arien. Suivent deux chapitres sur *La Bible gothique*, ses manuscrits, ses principes de traduction, avec un échantillon lexical et une page reproduite, puis transcrite, du *Codex Argenteus*. Enfin, un embryon ingénieux d'*Assimil* gothique en 20 pages : extraits en alphabet gothique, traduction anglaise, menu commentaire linguistique. Une petite bibliographie générale précède finalement un *index* du livre.

Cette introduction, à la fois savante et engageante, aux méthodes et aux documents, ne prétend être ni un *Companion to Gothic studies* ni une synthèse de plus. Il reste qu'elle tient bien de ces deux autres genres, et apporte maintes vues personnelles de deux historiens chevronnés, sur des problèmes délicats. Elle a l'intérêt de procurer un accès direct aux documents archéologiques, historiques, littéraires, linguistiques. Elle fait l'économie (justifiée en introduction) d'extraits d'Ammien et de Jordanès, parce que (disent les éditeurs) les œuvres de ces historiens anciens sont plus facilement accessibles en langue anglaise. On pourra néanmoins le regretter, car ces économies nous privent aussi des introductions et notes correspondantes, qui n'eussent sûrement pas été dénuées d'intérêt. Souhaitons d'autres livrets comparables, sur d'autres peuples barbares auxquels Rome fut aussi affrontée en ses derniers siècles d'existence.

Jacques FONTAINE.

Hartwin BRANDT, *Zeitkritik in der Spätantike. Untersuchungen zu den Reformvorschlägen des Anonymus De rebus bellicis* (Vestigia 40) : C. H. Beck, Munich, 1988 ; VIII-186 pages.

Le petit traité connu sous le nom d'*Anonymus De rebus bellicis* est actuellement l'objet d'attentions particulières de la part des historiens du Bas-Empire romain. Après un colloque qui lui a été consacré et une nouvelle édition avec traduction anglaise (*BAR Int. Series*, 63, 1979), A. GIARDINA a publié en 1989 une édition avec traduction italienne, introductions et notes copieuses. De son côté, et en même temps, H. BRANDT s'est penché sur les problèmes économiques, monétaires et militaires posés par le texte et avance de nouveaux arguments pour remettre en cause la datation traditionnelle. C'est ce dernier aspect du livre surtout qui provoquera le plus de controverses. Jusqu'à présent, on avait soutenu deux thèses, l'une en faveur d'une rédaction en 353/360, l'autre en faveur des années 366/370 ;

cette dernière semblait rallier ces derniers temps tous les suffrages car elle convenait le mieux aux rares indications du texte : après la mort de Constantin (2, 1), sous plusieurs empereurs ayant des fils (*prol.* 5) et vainqueurs de tyrans (2, 3) ; on admettait comme *terminus ante quem* 378 car l'auteur parle des barbares aux portes de l'empire, *nationes circumlatrantes* (6, 1), ce qui impliquerait que les invasions n'ont pas encore commencé. Pour CAMERON et GIARDINA, dans les deux ouvrages cités plus haut, la date probable est 366/369, après la révolte de Procope matée par Valens, avant la mort du fils de Valens et la reconstruction des forts du *limes* rhéno-danubien par Valentinien I qui répond à une des préoccupations de l'auteur ; par ailleurs, le texte mentionne la crainte de conflits avec les Perses (12, 1) et l'éventualité d'une traversée du Danube par les armées romaines (18, 5), deux points qui conviennent parfaitement aux années ci-dessus indiquées. Or, Hartwin BRANDT rejette cette datation et propose de descendre la rédaction après 420, voyant en Valentinien III l'empereur auquel s'adresse l'anonyme. Certains arguments ne sont pas sans valeur, en particulier le rejet de la date-butoir de 378, car les Romains, une fois les Goths repoussés par Théodose, eurent bien l'impression d'un retour à la normale. Mais l'édifice repose trop souvent sur des bases peu solides et soulève de nouveaux problèmes, plus graves que ceux qu'il prétend résoudre. Nous ne reviendrons pas sur les questions fiscales et monétaires ; beaucoup ont été étudiées dans notre livre *Largesses sacrées et res privata. L'aerarium impérial et son administration du IV^e^ au VI^e^ siècle*, rédigé en même temps que le livre de BRANDT et qui, dans certains cas, conforte ses démonstrations ou y apporte, au contraire, des solutions différentes (par exemple à propos des lois sur la *cœmptio equorum*) ; le livre de P. BASTIEN, *Monnaies et donativa au Bas-Empire* (1988), répond de son côté à d'autres questions soulevées par BRANDT. Je soulignerai seulement quelques détails : un des principaux arguments avancés en faveur d'une datation basse est que l'auteur se plaint de l'argent dilapidé pour l'armée et BRANDT y voit les versements aux fédérés, particulièrement lourds au V^e^ siècle. Mais déjà l'anonyme ne parle pas de fédérés : il vise l'armée romaine et son reproche est déjà exprimé sous Constance par le comte des Largesses sacrées Ursulus et réitéré sous Théodose par plusieurs auteurs comme Libanius (*Or.*, 47, 33) et Zosime (4, 40 et 4, 56) ; les plaintes de la lourdeur des charges qui pèsent sur l'*aerarium* à cause des guerres et des triomphes (1, 1) ne peuvent s'appliquer aux paiements des fédérés puisque ceux-ci reçoivent des annones déterminées et ne participent pas aux *donativa*. Le même reproche est justement fait par Ammien à Constance qui, sous prétexte de victoire, accable les provinces de lettres laurées qui impliquent le paiement par les cités de l'or coronaire versé à la suite des succès militaires (Ammien, 16, 12, 69). Autre point : peut-on raisonnablement parler de stabilité monétaire au IV^e^ siècle (p. 35 sq.) ? Peut-être par rapport à l'or, mais certainement pas par rapport aux monnaies de bronze courantes (*nummi*) ou aux monnaies de compte (deniers) comme le montrent les éloquents tableaux dressés par BAGNALL, *Currency and Inflation in Fourth Century Egypt* (1985), BAGNALL et SIJPESTEIJN, *Z. P. E.*, 24, 1977, p. 111-124 et COLES, *P. Oxy.*, 54 (1987), p. 232-242. Autre argument que l'auteur juge probant : l'anonyme dénonce les fraudes des monétaires sur l'or et le bronze mais pas sur l'argent (3, 4), ce qui indiquerait une rédaction à l'époque où le monnayage d'argent est devenu insignifiant, soit au V^e^ siècle. Mais on sait que les siliques rognées sont majoritaires en Bretagne et Gaule à partir des années 400, et donc que l'argent peut être réduit de poids sans qu'il s'agisse d'un délit (le poids de la silique ne cesse d'ailleurs d'être baissé alors que celui du sou d'or est fixe). Au contraire, les reproches de l'auteur doivent concerner une période où circulent des sous allégés ou des imitations, et on pense à la masse des imitations qui envahissent l'empire au milieu du IV^e^ siècle aux types

constantiniens ou aux types *Fel temp reparatio*, aux sous de cuivre doré des années 350/365. C'est justement en 367/368 qu'est mise en place la réforme qui permet de contrôler la teneur des monnaies en métal précieux et que les imitations de monnaies de bronze sont retirées de la circulation. S'il n'y a plus guère de monnayage d'argent au Ve siècle, celui de bronze n'est guère plus répandu et la concentration de la frappe de l'or au *comitatus* ou dans l'atelier le plus proche rend justement impossible les fraudes ici dénoncées; ajoutons que l'idée de concentrer dans une île les monétaires (3, 2) serait absurde après 425 quand les Vandales ont la maîtrise de la Méditerranée. De plus, comment pourrait-on, après 395, parler des barbares *circumlatrantes* quand les Goths ravagent l'Illyricum et la Grèce puis l'Italie, que presque tout l'Occident est envahi, ainsi que la Thrace et les pays danubiens? L'hypothèse que l'auteur s'adresse à un empereur occidental n'est pas prouvée; le latin est la langue officielle de la cour, de l'administration et de l'armée en Orient jusqu'au milieu du Ve siècle et les allusions au danger perse comme à la traversée du Danube font plutôt penser à un empereur de la *pars orientalis*. Par ailleurs, en 366/369, Valentinien et Valens n'ont vaincu qu'un seul usurparteur, Procope. Pour notre part, nous verrions plutôt en Théodose I, victorieux du Maxime et Victor, père de deux fils destinés à lui succéder, collègue de Valentinien II, général de valeur reconnue, le destinataire de cet opuscule. Tous les arguments invoqués par Hartwin BRANDT sur la profusion de l'or et la pression fiscale se retrouvent dans les textes de cette époque, en particulier les Pères de l'église, et la création du *tremissis* par cet empereur a encore contribué à aggraver la primauté de l'or dont l'auteur se plaint. On pourrait encore relever bien des points de détail discutables (par exemple que Végèce ait été comte des Largesses n'est absolument pas prouvé et repose sur l'interprétation douteuse d'un seul manuscrit; le riche Maximus d'Olympiodore § 44 ne peut — malgré l'opinion commune — être le futur empereur Petronius Maximus qui, ayant vingt-cinq ans en 421, ne pouvait avoir un fils ayant exercé la préture quand Olympiodore écrit son récit peu après 425; l'attribution des terres frontalières aux vétérans ne peut être identifiée à la création des *agri limitrofi* qui sont des terres de pacage mises à la disposition des soldats en service et d'ailleurs attestées dès 386 par *C. J.*, XI, 62, 8 et non pas seulement au Ve siècle). Bref, malgré les efforts de l'auteur, nous restons sceptique sur une date basse pour le *De rebus bellicis* et il nous paraît difficile de faire descendre sa rédaction après la mort de Théodose.

Roland DELMAIRE.

Ramsay MAC MULLEN, *Le déclin de Rome et la corruption du pouvoir* : Paris, Les Belles Lettres, 1991, 465 pages.

Un livre de R. MAC MULLEN marque toujours une date, et celui-ci ne déroge pas à la règle. Sur un problème majeur, celui du déclin (il n'est sans doute pas indifférent que ce mot se soit substitué à celui de décadence) de Rome, il projette un éclairage neuf qui met en lumière des lignes de force et des facteurs ignorés ou sous-estimés jusqu'ici. L'auteur y rejette dans le principe toute explication ponctuelle du phénomène étudié qu'il replace au contraire dans la durée propre à « l'impérialisme » et à l'Empire romains.

Fait de quatre chapitres, son livre obéit à un plan aussi clair que l'argumentation en est limpide. Le premier le conduit à lever un certain nombre d'hypothèques. R. MAC MULLEN y souligne en effet que le témoignage des anciens ne permet pas d'isoler un moment critique unique à partir duquel toutes les composantes de la civilisation impériale se seraient simultanément altérées de manière irréversible. Les théories des modernes ne sont pas plus concluantes sur ce point. Sous

ses diverses formes, celle d'un déclin consécutif à une seule cause ne résiste pas à l'épreuve des faits. Si l'on essaie de quantifier ce phénomène à partir des quelques indicateurs disponibles parmi lesquels l'auteur inclut bravement ceux de la production littéraire de langue latine et grecque, il apparaît, malgré les difficultés d'interprétation inhérentes à quelques histogrammes, que l'empire ne constituait pas une réalité monolithique et que, dans l'analyse de son déclin, les variables viennent *géographiquement* avant les constantes : même à date tardive les diverses provinces ne connurent pas un sort identique puisque certaines étaient encore florissantes alors même que les autres étaient en proie aux difficultés. Schématiquement présentés, les résultats de ce bilan peuvent s'énoncer comme suit : en ce qui concerne l'Italie, la documentation disponible ne donne guère de crédit à l'idée que les conditions d'existence se détériorèrent de manière sensible avec la crise du III^e^ siècle. Pour ce qui est des provinces, le tableau qui nous est proposé met en évidence bien des disparités. Sur un plan général il conduit à la conclusion qu'E. GIBBON était dans le vrai en professant que la décadence de l'empire affecta presque exclusivement sa partie la plus récente.

Nous nous sommes attardé sur ce premier chapitre dont l'importance du point de vue méthodologique saute aux yeux. Même si nous passons plus vite sur leur contenu, les trois autres sont tout aussi passionnants. R. MAC MULLEN y part de la constatation irrécusable qu'à partir des années 250, la puissance romaine va abandonner d'importants secteurs de son territoire à des ennemis que, le plus souvent, elle avait tenus en respect jusqu'alors. Comment expliquer ce phénomène, la généralisation de comportements relevant de la passivité et de la démission mais aussi le sentiment qu'ils laissent à l'observateur moderne d'un affaiblissement irrémédiable ? Dans sa deuxième partie le titre du livre met en évidence la réponse apportée par l'auteur à cette question. Dans un système de gouvernement où, à l'échelon central comme à l'échelon local, elle est concentrée dans les mains d'un petit nombre, l'autorité pour s'exercer a besoin « d'un réseau de canaux d'influence » (p. 11) qui assure la circulation des ordres et l'obéissance des provinciaux. Mais, dans la mesure où la distinction du public et du privé ne s'applique guère à ses structures, un tel pouvoir à ses divers niveaux est exposé à la corruption et aux « dysfonctionnements » qui s'ensuivent. A partir du moment où à un code de conduite qui, malgré des imperfections et des manquements bien connus, assurait la tranquillité et la sécurité se substitua chez tous les détenteurs de l'autorité une éthique dans laquelle le pouvoir était considéré comme une source de profit même et surtout aux échelons les plus humbles, l'empire perdit progressivement sa cohésion. Les abus se multiplièrent, les élites locales se dérobèrent à leurs responsabilités et la combativité des troupes tendit à se réduire à sa plus simple expression. Bref autant de « dysfonctionnements » dont les effets cumulatifs se traduisirent par les pertes territoriales que l'on sait. Ce processus de détérioration est en même temps la rançon d'une tendance croissante à la privatisation des fonctions « publiques » (alors même que ce phénomène était aussi ancien sinon plus que l'Empire) et de la vénalité toujours plus marquée du pouvoir (et ce jusque dans l'Église).

Un résumé appauvrit d'autant plus la substance d'un livre que celle-ci est à la fois dense et nuancée. Nous voudrions souligner ici que l'argumentation de l'auteur n'est pas marquée au sceau de l'esprit de système. L'essai de sociologie historique qu'il nous présente procède au contraire d'une connaissance approfondie de toute la documentation littéraire, épigraphique et archéologique venue jusqu'à nous. La netteté des perspectives, l'alacrité de l'exposé font de la lecture de son ouvrage un véritable régal. Analysé par R. MAC MULLEN le déclin de Rome apparaît comme un phénomène inéluctable s'il est vrai que, dès les débuts de

l'Empire, le ver était dans le fruit. La corruption, le recours à l'arbitraire et à la violence, la multiplication des « fonctionnaires » ou autres potentats locaux mais aussi l'isolement de l'empereur multiplièrent les germes de décomposition et leurs potentialités. Plus que d'assassinat ou de suicide, c'est de mort programmée qu'il faut en définitive parler à propos de l'*Vrbs* et de son empire.

Jean-Claude RICHARD.

City-state in classical antiquity and medieval Italy : Athens and Rome, Florence and Venice, edited by Anthony MOHLO, Kurt RAAFLAUB, Julia EHLEN : Stuttgart, F. Steiner Verlag, 1991, 662 pages, 49 figures.

Par les temps qui courent les recenseurs sont tenus de faire bref. Nous nous bornerons donc à signaler ici ce volume d'un grand intérêt. Il regroupe les communications présentées et discutées lors d'un colloque que la Brown University avait pris l'initiative d'organiser sur le thème des rapports entre cité antique et cité médiévale, respectivement appréhendées, en l'occurrence, sous les espèces d'Athènes et de Rome, de Florence et de Venise, Antiquité et Moyen Âge étant traités dans chaque section sur un pied de stricte égalité. D'inspiration interdisciplinaire, cette table ronde est marquée au sceau de l'actualité. Elle illustre en effet le regain d'intérêt qui se manifeste chez les historiens de ces deux périodes pour les écrits de M. WEBER, à commencer par *Die Stadt*, en même temps qu'elle prolonge les bilans et autres essais d'évaluation dont l'œuvre de M. I. FINLEY fait l'objet.

Ce recueil est construit autour de six pôles : celui des représentations que citoyens et cités de l'Antiquité classique et de l'Italie médiévale se formèrent et donnèrent d'eux-mêmes (articles de N. LORAUX, T. J. CORNELL d'une part, C. FRUGONI, A. BROWN de l'autre, commentaires de C. AMPOLO et de G. CIAPPELLI), celui de la définition du corps civique et des modalités de sa participation à la vie publique (articles de D. WHITEHEAD, W. EDER d'une part, D. QUAGLIONI, D. HERLIHY, R. FUBINI de l'autre; commentaire de C. KLAPISCH-ZUBER), celui des conflits dont la cité est le théâtre (articles de E. S. GRUEN dont l'idée maîtresse ne fera peut-être pas l'unanimité, T. J. FIGUEIRA dont l'apport n'est pas évident d'une part, J. M. NAJEMY, G. CRACCO de l'autre, commentaires de H. W. PLEKET et R. F. WEISSMAN), celui de l'espace urbain et de son aménagement (articles de T. HOLSCHER, L. R. RICHARDSON jr. d'une part, F. SZNURA, J. SCHULZ de l'autre; commentaires de E. FREZOULS et J. ACKERMAN), celui des symboles et des rituels qui régulent la vie de la cité et assurent la cohésion de celle-ci (articles de A. GIOVANNINI, K. HOPKINS d'une part, F. CARDINI, P. F. BROWN de l'autre; commentaires de G. W. BOWERSOCK et M. BERENGO) et celui de la politique extérieure (articles de K. RAAFLAUB d'une part, G. CHITTOLINI, J. S. GRUBB de l'autre; commentaire de H. GALSTERER).

Des six parties de ce recueil les plus denses, parce qu'elles traitent de problèmes aussi fondamentaux que controversés, sont les trois premières. Sans doute les organisateurs du colloque avaient-ils en mémoire certaines affirmations d'E. J. BICKERMAN qui, dans un article mémorable (*Some reflections on early roman history*, *R. F. I. C.*, 97, 1969), affirmait que l'antagonisme patricio-plébéien se prêtait à des rapprochements illuminants avec l'histoire des cités italiennes médiévales. Et de fait les savants invités relèvent à plusieurs reprises l'existence de tendances communes ou d'évolutions parallèles dans le destin de la Rome protorépublicaine, de Florence et de Venise. Ces similitudes tiennent bien sûr à ce qu'elles étaient régies par des « constitutions » oligarchiques. Mais la portée de ces

points communs ne doit pas être majorée s'il est vrai que, par l'ampleur de sa population et de son corps civique, par l'étendue de son empire, Rome, comme Athènes, est une cité atypique et même anormale. On comprend mieux dans ces conditions que les pages de conclusion signées par G. CLEMENTE ne proposent au lecteur qu'une ébauche timide de ce que l'on peut appeler l'anatomie de la « city-state ». La quête des plus petits communs multiples se révèle en effet plus ardue et moins fructueuse que prévu (?). La grande leçon de ces variations sur un même thème est en définitive qu'elles mettent en lumière les différences et les spécificités. Dans ce rôle de pierre de touche la comparaison est irremplaçable. C'est dire que le contenu de ces actes donne à la fois raison à M. WEBER et à H. PIRENNE.

Jean-Claude RICHARD.

Stella GEORGOUDI, *Des chevaux et des bœufs dans le monde grec. Réalités et représentations animalières à partir des livres XVI et XVII des Géoponiques* : Paris-Athènes, 1990.

C'est le sous-titre qui nous donne la clé de cet ouvrage de belle présentation : il s'agit en fait ici d'une traduction avec commentaire des livres XVI et XVII des *Géoponiques*, le seul grand traité d'agriculture écrit en grec que nous possédions. Ces Extraits d'Agriculture de Cassianus Bassus Scholasticus sont une compilation élaborée probablement au VI^e^ siècle, qui ne nous est pas parvenue dans sa forme originale mais dans une « édition » du milieu du X^e^ siècle, effectuée sans aucun doute sur l'ordre de Constantin VII Porphyrogénète. Et l'auteur de réhabiliter quelque peu, en s'appuyant en particulier sur les travaux de P. LEMERLE, le grand mouvement culturel d'encyclopédisme qui se développe à cette époque, contre tous ceux qui veulent surtout voir dans un texte comme les *Géoponiques* une « compilation byzantine désordonnée » et bourrée de superstitions et de sornettes.

Mais s'il est vrai que les recettes magiques ne sont pas absentes — elles intéressent d'ailleurs les meilleurs représentants de la mentalité byzantine — les *Geoponiques* restent d'abord un manuel d'agriculture concret, si utile qu'on l'a traduit depuis le début jusqu'au XX^e^ siècle (Marcel DÉTIENNE, le préfacier, indique que le ministère grec de l'Agriculture « le fait traduire (en 1930) en néo-grec pour la protection et l'encouragement de l'élevage »). Parmi les différents livres, Stella GEORGOUDI a choisi ceux qui concernent le gros bétail, sans doute parce qu'elle se passionnait aussi pour les « troupeaux sacrés » : ce sont aussi les animaux qui participent à nos travaux (*in consortium operum* (Columelle), ἐς γεωργίας κοινωνίας (Élien), μετέχων τῶν ἔργων (Hieroklès)... et également à nos fêtes, comme on le voit dans les grands concours sacrés ou aux *Consualia* (bœufs, vaches, taureaux, chevaux, ânes et même chameaux, mais pas de mulet, peut-être parce que c'est un hybride).

Traduction et commentaire, disions-nous, et quel commentaire! Plus de 180 pages pour les 34 pages de texte et traduction (en tout 51 petits chapitres, avec titre et indication d'auteur) en disent long sur le caractère très complet et très précis de cette étude. Sans oublier une introduction substantielle, dans laquelle l'auteur s'interroge en particulier sur la personnalité de Cassianus Bassus — lui-même propriétaire de vignobles, toujours prêt à livrer les fruits de son expérience — et surtout sur les sources de ces extraits. Ces analyses et d'autres indices montrent en tout cas que les *Géoponiques* ont un caractère de « grécité » très marqué et ceux qui croient encore que l'intérêt pour l'agriculture caractérisait particulièrement le génie romain, doivent se convaincre qu'il existait aussi une longue tradition agronomique grecque dont cet ouvrage est une tardive et riche production.

Le sujet le plus abondamment traité, c'est évidemment celui de la santé des

animaux, et l'on voit ainsi émerger progressivement la figure de l'hippiâtre ou *mulomedicus*. Et qui s'en étonnerait lorsqu'on sait avec Virgile que la maladie « attaque soudain tout un parc d'été, l'espoir du troupeau et le troupeau en même temps, et toute la race, des plus vieilles aux plus jeunes », pour ne laisser qu'un monceau de cadavres jusque dans les étables (*Géorg.*, 3, 471-473, 548)? A côté des *pharmaka* — l'auteur parle même d'une véritable « émulation pharmacologique » — les amulettes ne manquent pas et l'écrit retrouve ici toute sa force; mais les objets apotropaïques ne sont pas oubliés aujourd'hui et Stella GEORGOUDI sait nous rappeler avec pittoresque certaines habitudes des paysans de la Grèce moderne : ainsi des colliers de perles bleues passés autour du cou des chevaux et des ânes.

Jean-Paul THUILLIER.

ATTI DELLA ACCADEMIA ROVERETANA DEGLI AGIATI, Contributi della classe di scienze umane, di lettere ed arti, Anno accademico 238 (1988), serie VI, vol. 28, f. A, Convegno il Trentino in età veneziana, Rovereto 18-20 maggio 1989, Accademia roveretana degli Agiati : Rovereto, 1990, 540 pages.

De ces 18 contributions à l'histoire du Trentin sous la domination vénitienne aux XV[e]-XVI[e] siècles la plupart concernent les réalités économiques, politiques et sociales; une seule, « Cultura e letterature nel Trentino umanistico », due à Maria-Rosa CORTESI, semble avoir quelque rapport avec les études latines. La seule figure connue qui apparaisse, marginalement, dans son article minutieux est celle d'Enea Silvio Piccolomini dont plusieurs lettres antérieures à son pontificat évoquent des personnalités du Trentin. Un manuscrit de la Laurentienne conserve des textes dus à trois membres de la famille Betta di Arco. On est aussi informé sur les maîtres de grammaire; en 1521 le maître devra expliquer chaque jour aux élèves des classes 2, 3 et 4 à la fois les *Regulae* de Guarino de Vérone, où s'exprime l'esprit nouveau, et le *Doctrinale* d'Alexandre de Villedieu, vieux de trois siècles; chaque jour les élèves de 4[e] traduiront une lettre de vulgaire en latin; matin et soir on lira Virgile, les *Lettres* de Cicéron « et alios duos idoneos auctores approbabiles in lingua latina ». A Trente l'évêque Hinderbach avait constitué une riche bibliothèque; le chapitre de la cathédrale aussi : Pères de l'Église, droit, médecine et un *Catholicon*. Donc innovations sporadiques, position générale rétrograde.

Jacques CHOMARAT.

Histoire des religions.

José María BLÁZQUEZ, *Religiones en la España antigua* : Historia/Serie Menor : Madrid, Cátedra, 1991, 445 pages, illustrations et cartes. ISBN 84-376-0993-3.

Contrairement à ce que son titre pourrait indiquer, ce livre concerne bien sûr l'ensemble de la Péninsule Ibérique et non la seule Espagne. Il rassemble une série de travaux récents de J. M. BLÁZQUEZ, déjà tous parus — sauf un — dans diverses publications (revues, colloques, mélanges, etc.). En vue de cette réédition, l'auteur a mis à jour les notes et la bibliographie de ses textes, dont les références originales figurent en fin de volume et qu'il a regroupés en quatre rubriques.

La première partie *Dioses y rituales* (p. 19-195) compte dix contributions où J. M. BLÁZQUEZ traite principalement du monde indigène. Après un article déjà ancien (1959) sur les sanctuaires ibériques de la province de Jaén, on trouve plu-